

CONTES
AUX ENFANTS

DU
CHATEAU DE VAUX,

PAR
MADAME LA BARONNE DE MAUSSION
NÉE DE THELLUSSON.



PARIS.
CHEZ AMYOT, LIBRAIRE,
Rue de la Paix, 6.

—
1846

**CONTES
AUX ENFANTS**

DU

CHATEAU DE VAUX,

PAR

MADAME LA BARONNE DE MAUSSION
NÉE DE THELLUSSON

PARIS

CHEZ AMYOT, LIBRAIRE,
Rue de la Paix, 6.
1846

PRÉFACE

Les enfants étant naturellement imitateurs, je crois qu'il faut mieux leur montrer la vertu récompensée que le crime puni.

LE GRAND PÈRE ET LA GRAND MÈRE.

On était au mois de janvier : il faisait bien froid, mais on ne s'en apercevait pas dans le salon de M. d'Ermont, car il y avait un grand feu dans la cheminée. M. d'Ermont était vieux, très vieux ; ses cheveux étaient tout blancs : il lisait le journal, et sa femme, qui était bien vieille aussi, tricotait une couverture. Ils ne parlaient pas, et ils avaient raison de ne pas parler, car il y avait sept enfants dans la chambre qui faisaient beaucoup de bruit. Cependant il y eut un moment de silence ; quatre petites filles s'étaient tout à coup réunies dans un coin du salon , et trois garçons jouaient aux dominos près de la table ; ce jeu ne les amusait pas ; c'est pourquoi Maurice, le plus âgé des garçons, dit à M. d'Ermont :

— Vous voyez, grand père, que nos papas et nos mamans sont sortis , que Jeanne, Odette et Sophie sont là à jouer avec leur poupée ; elles ont déjà habillé et déshabillé vingt fois ce vilain morceau de carton qu'elles appellent leur fille, nous nous ennuyons, nous autres.

— Mais n'avez vous pas vos honchets, vos dominos ?

— Oui, mais Philibert secoue toujours le lapis et Yvan veut toujours mettre trois à côté de cinq et double blanc à côté de double six ; tenez grand père, vous devriez nous lire une histoire dans votre beau livre rouge.

— Ah ! oui, grand père, une histoire, une histoire ! s'écrièrent les sept bambins à la fois.

M. d'Ermont prit le livre rouge, et tout en s'asseyant auprès de sa grand'-mère, Jeanne, la plus âgée des filles, dit à Maurice.

— Tu vois bien que tu t'ennuyais sans nous.

Maurice fit la sourde oreille.

M. d'Ermont toussa et commença l'histoire suivante.

Il y a longtemps, bien longtemps, deux enfants, un petit garçon de huit ans et une petite fille de six ans étaient assis sur les dernières marches d'un perron devant un château ; Henri le petit garçon arrangeait tout en sifflant, la corde de son fouet, Nelly la petite fille, qui n'était pas la sœur de Henri mais sa cousine, faisait des couronnes de marguerites ; à quelques pas, M. de Meneval, qui était le père de Henri et l'oncle de Nelly, lisait tout en surveillant les enfants.

Henri ayant enfin attaché la corde de son fouet, regarda sa petite cousine , puis il lui dit : — Tu es gentille, toi, Nelly ; quand tu seras grande je t'épouserai.

— Non, Monsieur.

— Et pourquoi cela, s'il vous plaît, mademoiselle ?

— Parce que je ne le veux pas, vous êtes trop méchant.

— Je suis méchant parce que j'ai cassé le nez à votre poupée habillée en marquise apparamment.

— Parce que vous n'aimez qu'à me contrarier.

— Push ! qu'est-ce que cela fait ? je veux être ton mari, il faudra bien que tu sois ma femme.

— Eh ! si je ne veux pas, moi.

— Je te demanderai.

— Je refuserai.

— Alors tu ne te marieras pas.

— Comment cela ?

— Oui, mademoiselle, c'est comme au bal, quand on refuse un danseur on ne peut plus danser avec un autre.

Cette belle décision étonna un peu Nelly, cependant elle répondit avec assez de fermeté : Eh bien, je ne me marierai pas.

— Et que feras-tu alors ? Est-ce que les femmes peuvent se passer de maris, elles qui ne savent rien faire.

— Comment, monsieur le malhonnête, les femmes savent faire beaucoup de choses.

— Et quoi donc, mademoiselle de Nelly ?

— Je ne sais pas au juste, moi, mais. . . mais. . .

— Mais. . . mais. . . Les femmes fontelles les maisons , les voitures, les bateaux, les moulins, les tambours, les fusils, les femmes sont-elles curé, médecin, charpentier, soldat, roi ? . . .

Ici Henri s'arrêta charmé de son éloquence, et Nelly, un peu confuse, ne répondit pas. Henri reprit : Eh bien, petite fille , qu'avez-vous à dire ?

— J'ai à dire. . . j'ai à dire. . . Enfin, maman est une femme peut-être bien. . .

— Votre maman, ah ! c'est vrai, tout le monde a une maman, j'en avais une aussi moi quand j'étais tout petit, cependant si le bon Dieu avait voulu il me semble. . .

Dans ce moment, le père de Henri jugea à propos de l'interrompre en disant : Mon fils, vous êtes fort impoli de parler ainsi à votre cousine, voilà ce que je puis vous dire maintenant, plus tard nous reprendrons cette conversation ; quant à toi, ma petite Nelly, sois tranquille, les jeunes demoiselles ne sont point obligées de prendre pour maris ceux qui ne leur conviennent pas ; mais il est huit heures, voilà ta bonne qui vient te chercher.

Nelly mit son chapeau puis embrassa son oncle et même son cousin car c'était une petite fille fort douce.

Aussitôt que Nelly fut partie, M. de Meneval dit à Henri : Mon fils, je pourrais te dire bien des choses sur ta dispute avec ta cousine, mais quoique tu sois *très savant*, tu n'en comprendrais pas la moitié, d'ailleurs j'aime mieux que tu t'instruises par l'expérience et j'ai à te proposer un projet digne de toi.

— Lequel, papa ?

— Écoute-moi bien, dès demain, des hommes seuls approcheront de ta personne, tu ne te serviras de rien qui n'ait été fait par des hommes, de cette manière, la première fois que tu verras Nelly lu lui prouveras victorieusement que les femmes ne sont bonnes à rien dans le monde.

— Oh ! l'excellente idée papa, comme je vous remercie , moi qui croyais que vous étiez fâché.

— Fâché, pas du tout ; bonsoir, mon enfant, l'épreuve commencera demain matin.

Henri se coucha triomphant ; le lendemain à sept heures on ouvrit sa porte brusquement et Henri, à moitié endormi, dit : Est-ce vous, Avoie.

— Non, monsieur, c'est moi, répondit une grosse voix ; et Honoré, le valet de pied ouvre la fenêtre toute grande puis jette pêle-mêle sur une chaise les habits du petit garçon en disant : On a pensé qu'il fallait laisser à monsieur ses vêtements, mais il fera bien de les ménager.

— Honoré, mon pantalon est déchiré, mes bas sont sales.

— Qu'est-ce que cela me fait, monsieur, suis-je couturière ou blanchisseuse ?

Henri se mordit les lèvres mais il ne dit rien, s'habilla tant bien que mal et courut dans le jardin.

Tout alla bien jusqu'à l'heure du déjeuner(Henri savait que M. de Meneval avait un cuisinier), mais en entrant dans la salle à manger , il ne vit qu'un seul couvert mis.

— Est-ce que vous ne déjeunez pas ici, mon papa, demanda-t-il à M. de Meneval.

— Si fait, mon ami, c'est toi qui n'y déjeunes pas.

— Pourquoi donc ?

— Parce que un couvert à ta façon ne me convient pas ; tiens , il est mis sur cette petite table.

Henri regarde et voit une table sur laquelle il n'y a absolument rien.

Henri : —Mon assiette, mon assiette, Honoré.

— Elle est sale, monsieur.

— Je vais la laver.

Et le petit garçon se précipite vers la fontaine, tourne et retourne son assiette sous le robinet, puis demande une serviette pour l'essuyer.

— Pas possible , monsieur , répond Honoré.

— Donnez-moi alors du pain et du beurre.

— Du pain , oui, le boulanger sort d'ici, mais du beurre , pas possible.

Henri était bien en colère, mais il ne voulait pas le laisser voir, il prit donc son pain sec d'assez bonne grâce, le mangea d'un excellent appétit et courut de nouveau dans le jardin car c'était jour de fête.

Après avoir bien joué, bien sauté, Henri revint près de la grille du château où Avoie travaillait et là il trouva un petit paysan portant une galette.

— Qui t'a donné cela, George, dit-il à l'enfant,

— C'est maman qui me l'a faite, monsieur Henri , en voulez-vous un morceau ?

Henri avançait déjà la main quand un regard d'Avoie l'arrêta. Il devint tout rouge, car Henri était honnête garçon et n'aurait pas voulu tromper son papa. Donc il remercia George avec le cœur bien gros et rentra dans le château.

M. de Meneval était occupé à faire un plan , Henri lui dit : Papa, j'ai assez couru, si vous voulez me donner un crayon et du papier je ferai aussi un petit plan.

— Voici un crayon, mon ami, mais je ne puis te donner du papier.

— Pourquoi cela, mon papa.

— Sais-tu avec quoi se fait le papier ?

— Sans doute avec des chiffons.

— Et les chiffons avec quoi se font ils ?

— Mais dame, avec de la toile, je pense.

— Et la toile avec quoi se fait-elle ?

— Avec du fil, dit Henri en balbutiant et en allant chercher sa boîte de dominos.

Cependant le petit garçon avait une bonne idée dans la tête qui le consolait, il se proposait, pour son dîner, de manger de la viande sur son pain, avec son couteau comme les ouvriers, et cela l'amusait beaucoup. Malheureusement, cette manière de manger salit les mains et comme Henri n'avait pas de serviette il essuya les siennes à son pantalon, ce qui joint à trois déchirures produisit un assez triste effet. Enfin, le soir arriva ; Henri, fatigué de sa journée , alla se coucher de bonne heure. En entrant dans sa chambre il fut surpris de voir son lit rempli de paille, et pas de matelas, pas de draps, pas de couverture. Henri avait les larmes aux yeux en prenant son petit manteau pour se couvrir ; mais il ne dit rien car il était très fier et ne voulait pas qu'Honoré lui répéta encore une fois : Pas possible, monsieur.

Avant de s'endormir, Henri se dit en lui-même : Je suis bien content que Nelly ne soit pas revenue aujourd'hui.

Le lendemain, Henri mit son pantalon sale et déchiré, ses bas, plus sales encore, et descendit tout honteux dans le salon. M. de Meneval n'eut pas l'air de remarquer la singulière toilette de son fils et il lui dit : Henri, je vais aller à ma ferme des Ormes, veux-tu venir ?

— Oh oui, papa.

— Bien, mais prends un bon morceau-de pain.

Henri prit du pain et partit fort joyeux. Le papa et le petit garçon arrivèrent à la ferme. La fermière s'appelait madame Auger, c'était une très bonne femme, elle fut contente de voir M. de Meneval et Henri, et se dépêcha bien vite de préparer à déjeuner.

Le pauvre Henri regardait tous les préparatifs d'un air fort triste ; madame Auger crut qu'il ne trouvait pas ce qu'elle mettait sur la table assez délicat, et elle lui dit : Patience, mon petit monsieur, j'ai là une tarte aux cerises et puis un fromage à la crème ; enfin, ma fille, Hortense , a encore des poires sèches et du résinet ; pas vrai, Hortense ?

— Oui, ma mère, et je vais faire aussi des œufs au lait, car M. Henri les aime bien.

— Merci, Hortense, merci, je n'ai pas faim ce matin.

Pendant que Henri disait cela à la jeune paysanne, M. de Meneval parlait tout bas à madame Auger, celle-ci, tout en continuant d'arranger la table, dit à sa fille : Puisque M. Henri est indisposé, Hortense, il ne faut pas le presser de manger ; M. Meneval nous fera toujours l'amitié de déjeuner.

Effectivement, M. de Meneval déjeuna, quoiqu'il fut bien un peu fâché de voir le pauvre Henri tout seul dans un coin.

En sortant de la ferme, le petit garçon dit à Hortense : Merci, Hortense, de vos œufs au lait quoique je n'ai pas pu en manger aujourd'hui ; je reviendrai bientôt, si mon papa le permet. Puis quand il fut seul avec M. de Meneval, Henri dit : Papa, j'ai été bien bête avant-hier et je vous prie de me pardonner.

M. de Meneval fut très content, surtout de ce que son petit garçon n'avait dit cela qu'après le déjeuner, et il lui pardonna et il l'embrassa.

Un moment après, Henri dit encore : Quand je verrai Nelly je lui dirai que je suis fâché d'avoir été aussi impoli.

— Ce sera très bien fait, mon ami.

— Et croyez-vous , papa, que Nelly voudra être ma femme quand je serai grand.

— Ah ! pour cela, Henri, je n'en sais rien, mais nous avons le temps d'y penser.

M. d'Ermont ferma le livre rouge.

Quoi ! c'est fini, s'écrièrent tous les enfants.

— Oui, mes petits amis.

— Grand-père, dit Jeanne, j'espère bien que Nelly n'a pas été la femme de ce petit garçon si malhonnête ?

— Demande cela à ta grand mère, ma mignonne.

— Comment ? est-ce que ma grand' mère sait cela mieux que vous ?

— Pas mieux, mais aussi bien.

— Ah ! je devine, je devine, s'écria Adèle, jolie espiègle de six ans, Henri c'était grand père et Nelly c'était grand'— mère.

Madame d'Ermont fit un signe de tête et tous les marmots se mirent à battre des mains, à sauter, à danser dans le salon en chantant : Grand' maman était Nelly , grand papa était Henri, grand maman était Nelly, grand papa était Henri.

Allons, allons, dirent les vieux parents, pour vous punir de tout ce bruit nous espérons bien qu'on vous en fera entendre un pareil quelque jour.

UNE TERRIBLE PEUR

Il était huit heures du soir, mais comme on était au mois de novembre, il faisait tout à fait nuit. Albert et Elie d'Arcis montèrent dans leur chambre pour se coucher. Les deux frères avaient toujours demeuré à la campagne et depuis une semaine seulement leurs parents les avaient amenés à Rennés. Albert avait sept ans et demi, et Élie n'en avait que six, cependant ils savaient bien se déshabiller tout seuls, et comme il faisait clair de lune on ne leur avait pas donné de lumière pour aller se coucher. Au moment de se mettre au lit, Élie s'aperçut que la fenêtre (bien grillée du reste) était entr'ouverte il s'approcha pour la fermer, dans cet instant un gros nuage cacha la lune et le petit garçon vit une lumière qui marchait toute seule dans la rue

— Albert, Albert, cria-t-il à son frère, viens donc voir une étoile qui marche par terre.

— Une étoile qui marche ! Que dis-tu là, imbécile ?

— Tiens, tiens là-bas, vois-tu ? — Mon Dieu , c'est un feu follet qui vient nous noyer peut-être.

— Nous noyer ! comment cela ?

— Pardi, en nous traînant par le cou à la rivière.

— Mais, Albert, est-ce qu'il n'y a pas quelqu'un qui porte ce méchant feu follet ?

— Ah ! mon Dieu , oui, un voleur, un magicien tout noir, tout noir.

— Non, non, c'est le diable, vois tu sa corne pointue, puis une grande lance dans sa main, il se baisse, il creuse la terre.

— Veux-tu bien parler plus bas, il t'a entendu , il regarde de notre côté — Mon frère ; le voilà qui se pend à la corde du reverbère, il grimpe, ah ! ah ! ah ! il a des ailes, il vole, au secours, au secours, papa, maman, au secours, au secours.

Puis les cris des enfants redoublent en entendant frapper très fort à la porte de la rue et une grosse voix qui disait: Ouvrez, ouvrez , bien vite.

N'ouvrez pas ! n'ouvrez pas ! crient à tue-tête Albert et Élie, au secours, au secours.

Enfin les deux petits garçons se fourraient sous leurs lits, quand M. et madame d'Arcis entrèrent tout pâles dans la chambre, en disant : — Qu'avez-vous, chers enfants, qui y a-t-il, que vous est-il arrivé ?

— Ah ! maman, un feu follet qui veut nous noyer.

— Eh non, un sorcier, un diable qui vole, qui monte par la fenêtre.

— Mais quelles bêtises nous racontez-vous, s'écria M. d'Arcis ; êtes-vous devenus fous ?

— Non, papa, nous l'avons vu, ah ! ah ! ah ! le voilà, le voilà à la porte.

M. d'Arcis se retourne et voit au milieu de ses domestiques qui étaient tous accourus au bruit, un pauvre chiffonnier qui ayant entendu de la rue deux voix d'enfants crier au secours avait frappé à la porte pour avertir leurs parents.

Quoi ! Albert, dit M. d'Arcis, c'est ce brave homme que vous avez pris pour un sorcier. Albert devint tout rouge et ne répondit pas, mais Élie qui, étant plus petit, était moins honteux d'avoir eu peur, dit : — C'est vrai pourtant, sa corne c'était son bonnet de coton, sa grande lance son crochet, et ses ailes c'était sa hotte. Puis, il se mit à rire, et Albert finit par rire aussi.

M. d'Arcis donna quelques pièces d'argent au chiffonnier qui ne fut pas fâché qu'Albert et Élie eussent été si peureux ; moi j'en serais très fâchée si je ne savais que depuis les deux enfants se sont corrigés de ce vilain défaut. Ils sont même devenus des jeunes gens de beaucoup d'esprit ; seulement Élie est sujet à s'exagérer les qualités et les talents des personnes qu'il aime. C'est ce qui fait que son père, pour modérer son enthousiasme, lui rappelle quelquefois l'histoire du chiffonnier, en lui disant : Prends garde, mon ami, de voir encore des ailes là où il n'y a qu'une hotte.

LE PETIT VENDÉEN

Dans une vallée de la Bretagne il y avait, il y a plusieurs années, une petite chaumière ; dans cette chaumière demeurait un paysan, nommé André et sa femme, nommée Gertrude ; ils avaient six enfants, l'aîné était un garçon, nommé Jacques, quoiqu'il n'eut que huit ans, Jacques savait lire et de plus tout ce que peut savoir un enfant de la campagne, élevé par des parents honnêtes et pieux ; il travaillait de son mieux avec son père, aidait sa mère dans son ménage et priait Dieu soir et matin avec une grande ferveur.

André, en travaillant trop pendant un été très chaud, gagna une fluxion de poitrine ; cette maladie fut très dangereuse, et la santé d'André, même après sa guérison, resta gravement altérée.

Pour comble de malheur, la Bretagne devint, dans ce temps-là , le théâtre d'une guerre civile , c'est-à-dire d'une guerre que les Français faisaient à des Français ; les uns combattant pour établir un gouvernement nouveau qu'ils croyaient bon les autres pour défendre un gouvernement ancien qu'ils croyaient bon aussi.

Quand vous serez grands, mes amis, vous lirez dans des livres sérieux l'histoire de cette guerre là ; aujourd'hui il vous suffit de savoir que dans les deux partis il y avait des hommes humains et généreux et des hommes avides et cruels , pour braves , ils l'étaient tous.

On donnait les noms de républicains et de bleus aux partisans du nouveau gouvernement, ceux de vendéens ou de chouans aux partisans de l'ancien gouvernement.

Si André l'avait pu il se serait battu contre les républicains, ne le pouvant pas , il se contentait de faire des prières pour les Vendéens et restait enfermé dans sa pauvre cabane, craignant bien souvent de la voir incendiée par les bleus.

Jacques entendait sans cesse ses parents parler de la guerre qui désolait le pays, plus d'une fois même, il entendit le bruit des coups de fusils et vit de loin brûler des maisons ; mais Jacques était courageux, jamais il ne pleurait, au contraire, il disait à Gertrude : — Mère, n'aie pas peur, si les bleus viennent, je prendrai ma petite fourche et je te défendrai.

Un soir il pleuvait par torrents , le vent soufflait et faisait craquer le toit de la cabane. Jacques était dans son lit comme son frère et ses sœurs , ses parents le croyant endormi parlaient entre eux d'un grand combat qui avait eu lieu le jour même. Tout-à-coup on frappa à la porte de la maisonnette, André prit son fusil, Gertrude alla ouvrir et un homme très jeune , les cheveux en désordre, son uniforme bleu, couvert de sang, entra dans la cabane en disant : Braves gens, je suis un officier républicain, ma compagnie est tombée dans une embuscade il n'en est pas resté un seul homme, les chouans sont à ma poursuite, si vous ne pouvez me cacher ici je ne saurais leur échapper.

Nous vous cacherons monsieur, dit André, là derrière cette porte il y a une citerne vide, quelques bûches la couvrent, couchez-vous dedans , peut-être les frères ne vous trouveront pas.

Brave homme, je vois que vous êtes chouan aussi et. . .

N'importe, monsieur, puisque le bon Dieu vous a fait trouver ma maison , je ne vous en fermerai pas la porte, ma femme est discrète, tous mes enfants dorment, si la sainte Vierge le permet, nous vous cacherons aux chouans.

L'officier parla bas à André, celui-ci s'approcha avec une lumière du lit de Jacques ; l'enfant ferma les yeux car il s'était dit en lui-même: Mes parents croient que je dors, je ne dors pas, ce n'est pas ma faute , mais si je ne dis rien de ce que j'ai vu et entendu ce sera tout aussi bien que si j'avais dormi.

Le lendemain matin Jacques se leva, et ce que beaucoup d'enfants curieux et bavards auront peine à croire, il ne fit aucune question à son père ni à sa mère et ne regarda même pas la porte qui conduisait à la citerne.

Vers midi, Jacques était dans les champs, il vit de loin une troupe de gens armés qu'il reconnut aussitôt pour une bande de chouans. Quittant précipitamment son ouvrage il courut à la cabane et dit à André : —Père, voici des chouans.

André prit son livre de prières , Gertrude se mit à bercer son dernier petit garçon, ce que voyant Jacques, il se mit lui de son côté à faire un fagot en chantant un air breton.

Les chouans entrèrent ; leur chef, qu'André reconnut aussitôt pour un homme féroce , dont tous les Vendéens honnêtes détestaient les cruautés, s'avança vers lui et lui dit d'un ton brutal : — Eh ! bien, fainéant, tu resteras

donc toujours chez toi, caché comme une vieille femme ? M'est avis que tu pourrais bien être un corbeau peint en blanc.

— Dieu m'a ôté la force de me battre pour la bonne cause, dit André, que sa volonté soit faite.

Est-ce aussi parce que Dieu t'a ôté la force que tu donnes asyle à des républicains ?

— Les républicains ont, il y a tantôt trois mois pillé ma grange, mais je ne leur ai point donné asyle.

— Quoi ! un bleu n'est pas entré ici misérable sournois ?

— Non, dit André, non, dit Gertrude.

— Tenez, capitaine, s'écria un des chouans, voici un marmot qui nous dira la vérité.

— Approche, petit, dit le chef, est il entré quelqu'un ici cette nuit ?

Jacques ne mentait jamais, mais cette fois il se dit, je devais dormir hier soir ; et il répondit en secouant la tête et les épaules, comme font les enfants de mauvaise humeur.

— Sais-je ce qu'on fait quand je dors, laissez-moi lier mon fagot.

André et Gertrude, persuadés que Jacques ne savait rien , étaient très contents de voir les chouans l'interroger ; ceux-ci au contraire pensaient que l'enfant savait tout et qu'il serait facile de le faire parler en l'effrayant ; ils le firent donc placer au milieu d'eux et le chef lui dit : — S'il y a un bleu caché ici, et que tu ne nous le dise pas, nous brûlerons ta maison et toi aussi.

Jacques haussa les épaules et répondit : — Je vous ai déjà dit que je ne vois pas clair quand je dors.

— Prends garde, oisillon de mauvais nid, car nous allons chercher partout et si tu as menti, nous te tuerons.

— Et si je n'ai pas menti ?

— Si tu n'as pas menti et que tu nous dises où est le bleu, nous te donnerons un sabre, un fusil, un tambour et des gâteaux.

Eh bien ! je ne ments pas, puisque je dis que je ne vois rien quand je dors.

Cet entêté gamin ne sait rien, dit le chef des chouans, et je crois qu'il se moque de nous ; puis, poussant brusquement l'enfant, il s'avança vers la porte qui conduisait à la citerne.

Jacques ne put retenir un mouvement d'effroi, un dès chouans le regardait, l'enfant, avec une présence d'esprit qui eut été extraordinaire, même dans une grande personne, se mit à crier : — Mère, mère, les méchants vont tuer mon lapin, parce que je dors la nuit.

Les chouans se prirent à rire et entrèrent dans le passage.

Le petit cœur de Jacques battait si fort qu'il croyait étouffer , mais il n'en continua pas moins à répéter : Mon lapin, mon lapin, avec tant d'acharnement, que Gertrude finit par le gronder.

Les chouans ne trouvèrent pas l'officier et ils s'en allèrent après avoir bu et mangé toutes les provisions d'André.

Deux heures environ, après leur départ, Jacques, qui était retourné dans les champs , rentra tout pâle dans la chaumière et dit à André : — Père, voici les bleus qui passent là-bas sur le chemin de Nantes, il n'y a personne dans la plaine, faites sortir l'officier.

A ces mots, Gertrude stupéfaite, s'écria :

— Comment sais-tu cela ?

— Je ne dormais hier soir que pour les chouans, mère.

André et Gertrude embrassèrent Jacques avec transport, mais ils n'eurent pas le temps alors de le louer comme il le méritait, il fallait se hâter de délivrer l'officier, celui-ci serra la main aux deux époux, s'éloigna sans perdre un instant et rejoignit les républicains.

Cependant, la guerre de la Bretagne et de la Vendée finit, les Vendéens furent obligés de se soumettre au nouveau gouvernement, mais les champs du pauvre André avaient été ravagés il ne pouvait pas travailler assez pour les remettre en bon état, et bientôt il fut forcé de vendre sa petite métairie et de se retirer auprès de la petite ville de Carhaix Là , il tâcha de trouver de l'ouvrage, mais hélas, mes amis, quand un homme est obligé de nourrir une femme et six enfants, il faut qu'il travaille beaucoup, et le pauvre André ne pouvait pas beaucoup travailler, bien souvent même il était forcé de rester dans son lit.

Sept tristes années se passèrent ainsi, mais lorsque Jacques eut quinze ans, il devint si bon ouvrier que son travail suffit à l'entretien de la famille, aussi ne se reposait-il jamais que le dimanche. Puis les sœurs de Jacques grandirent, elles filèrent, tricotèrent, firent du beurre et du fromage et grâce à ses laborieux enfants. , André, se fatigant moins, pu rétablir un peu sa santé.

Un nouveau malheur vint frapper ces pauvres gens , Jacques ayant atteint l'âge de vingt ans, tira à la conscription, comme font tous les garçons, et il tomba pour être soldat.

Vous pensez bien qu'un enfant aussi courageux que Jacques était devenu un homme très brave et qu'il n'avait pas peur d'aller à la guerre, mais il se

désespérait en pensant que son départ laisserait son père, sa mère, ses sœurs et son jeune frère sans appui. Jacques était un superbe garçon et la pauvre Gertrude disait en le regardant.

— Ah ! il est trop beau ils ne voudront pas me le rendre.

Toutefois, André voulut tenter une démarche auprès du général qui était venu à Nantes chercher les conscrits ; il se rendit donc dans cette ville avec son fils.

Lorsque le général vit Jacques il dit :

— Quoi, ce grand garçon-là veut se faire réformer, et quelle raison a-t-il donc pour craindre d'être soldat ?

— Une seule , général, répondit Jacques avec fermeté, c'est que mon père, que voici, n'est pas en état de nourrir ma mère et cinq autres enfants qui lui restent.

— J'en suis fâché, mon garçon, mais votre père n'a pas cinquante ans il est impossible de vous réformer.

— Soit, Dieu y pourvoira, dit le jeune Vendéen.

— Sans doute, reprit André en pleurant, Jacques est un bon garçon, dès l'âge de huit ans, pendant la guerre de la Vendée, il n'avait pas peur des coups de fusils.

Le général, entendant parler de la guerre de la Vendée, prit un air attentif.

André voyant cela et voulant faire l'éloge de son fils se mit à raconter l'histoire de l'officier républicain.

Le général l'écoutait avec une émotion toujours croissante, enfin il s'écria :

— Que Dieu soit loué, qui me donne aujourd'hui le moyen de réparer un bien coupable oubli.

Brave homme, je vous dois la vie, car je suis ce même officier que votre Jacques a sauvé par sa courageuse discrétion. Je ne saurais, sans injustice, faire réformer votre fils , mais voici cinq mille francs qui lui procureront un remplaçant pour lui, et pour vous, j'espère une chaumière comme celle où j'ai passé une si mauvaise nuit.

Je vous laisse à penser , mes amis, quelle fut la joie de Gertrude et de ses filles, lorsqu'elles virent revenir André qui leur ramenait Jacques.

Ces honnêtes gens eurent bien tôt occasion de racheter leur ancienne métairie ; André et Gertrude l'aimaient parce qu'ils s'y étaient mariés et que tous leurs enfants y étaient nés.

En peu d'années, par les soins de Jacques, la cabane devint une jolie petite ferme qui suffit au bien-être de sa famille.

C'est ainsi, mes petits amis, que les enfants vertueux sont toujours tôt ou tard la bénédiction de leurs parents.

L'ORPHELINE DE MARSEILLE.

Il y a dans l'année un jour de fête que l'on nomme le Dimanche des Rameaux, ce jour-là se nomme aussi Pâques fleuries ; parce que à la messe, le prêtre bénit des branches d'arbres, que chacun emporte dans sa maison. Tout cela se fait en souvenir du jour où notre Seigneur Jésus-Christ entrant à Jérusalem, ses disciples allèrent au-devant de lui en portant des branches de palmier. Dans nos pays froids il n'y a pas de palmier, et le buis, étant le seul arbuste très commun qui soit toujours vert dans le temps de l'année où arrive Pâques fleuries, on l'a choisi pour en faire les rameaux, qu'on bénit en ce saint jour.

Autrefois, bien autrefois, car c'était avant que la mère de votre grand mère fut née, il y avait à Marseille une petite fille de cinq ans, nommée Simone, Simone avait de grands yeux bleus, des joues roses et de beaux cheveux blonds bouclés ; mais personne ne lui disait qu'elle était jolie car Simone n'avait ni papa, ni maman ; elle était élevée dans une grande maison avec beaucoup d'autres enfants, cette grande maison était un hôpital et ces autres enfants des enfants trouvés.

Vous ne savez pas, sans doute, mes amis, ce que c'est que des enfants trouvés ; ce sont de pauvres petites créatures que leurs parents, par misère ou par mauvaise conduite, ont abandonnées quand elles venaient de naître ; de bonnes religieuses ont soin d'elles pour l'amour de Dieu, mais hélas ces pauvres enfants n'ont pas là une petite mère pour les caresser, un petit père pour les faire jouer ; quand ils sont malades les religieuses les mettent dans des lits et leur donnent de la tisane mais elles ne les bercent pas, elles ne les consolent pas comme font les papas et les mamans. Oh ! cela est triste, n'est-ce pas ? et comme les enfants qui ont de bons parents doivent remercier Dieu tous les jours, en pensant qu'il y a des enfants comme eux qui n'en ont pas.

Or, mes amis, dans le temps où vivait la petite Simone, le jour de Pâques fleuries était pour les enfants trouvés de Marseille un grand jour de fête. Ce jour-là ils pouvaient courir dans les rues de la ville portant dans leurs mains des branches de laurier rose ornées de fruits et il leur était permis de dire, mon père et ma mère à tous ceux qu'ils rencontraient.

Dès le matin du jour de Pâques fleuries Simone était habillée avec sa petite robe de toile gros-bleu. Avant de lui mettre son béguin blanc une religieuse, nommée sœur Françoise, peignait ses longs cheveux blonds, elle se disait : il faudra pourtant se décider à couper ces beaux cheveux c'est trop longtemps à peigner, et la bonne religieuse soupirait.

Simone , qui était très caressante sauta au cou de sœur Françoise, en lui disant : Oh ! ne soyez pas triste, je suis si contente, je vais dire papa et maman ; et l'enfant souriait à cette idée qui, tout au contraire, fit pleurer la religieuse.

Enfin, tous les enfants étant habillés sortirent dans les rues de Marseille ; parmi ces petits êtres si joyeux, Simone était, je crois , la plus joyeuse, elle sautait, riait, courait, mais elle n'avait encore osé parler à personne, lorsqu'elle arriva avec ses petits compagnons dans une grande allée, nommée la Canebière, où se promenaient beaucoup de dames et de messieurs.

Parmi tous ce monde il y avait un homme assez vieux, grand, gros, ayant la figure très rouge, les cheveux tout blancs et les moustaches toutes blanches, ce qui lui donnait un air fort extraordinaire et assez ; dur ; aucun des enfants n'osait l'aborder ; ils se disaient même tout bas entre eux, que ce monsieur rouge avait l'air bien méchant, et les petites filles, défiaient les petits garçons d'être assez braves pour lui parler ; enfin , Simone, qui n'était pas hardie, mais qui avait un caractère confiant, s'approcha de l'étranger et lui présentant sa petite branche de laurier, elle lui fit la révérence en disant :

— Bonjour , mon père.

L'homme aux cheveux blancs la regarda et ses yeux se remplirent de larmes ; c'est que lui autrefois avait eu une petite fille qui était morte et quand Simone l'appela mon père, il pensa à son enfant qui était dans le ciel. Simone vit que l'étranger avait du chagrin elle se leva sur la pointe des pieds et prenant sa main elle lui dit tout gentiment :

— Papa, embrassez-moi.

— Oui, oui, pauvre petit ange, répondit le vieux monsieur, qui alors pleurait tout-à-fait ; oui, je t'embrasserai et si tu veux je te garderai avec moi.

—Je veux bien rester avec vous, dit Simone ingénument, mais il faut que vous veniez avec nos sœurs dans notre grande maison.

L'étranger sourit tristement, et s'approchant de sœur Françoise, il lui demanda si on consentirait à lui donner Simone.

La religieuse l'assura qu'on le ferait volontiers.

Le lendemain l'étranger s'étant fait connaître pour un officier en retraite, habitant Rouen et venu dans le midi pour la santé de sa femme, on lui remit Simone ; il la conduisit dans une auberge où se trouvait une dame d'un certain âge.

— Ma femme, dit l'officier, voilà un présent que je te fais, cette jolie petite n'a pas de parents, nous n'avons plus d'enfant, gardons-la.

— La vieille dame regarda Simone qui se mit à dire, d'une petite voix douce : — Bonjour, madame, car ce n'est plus Pâques-fleuries, et je ne dirai maman que l'année prochaine.

— Si, ma mignone, tu le diras tous les jours, car je veux être ta mère.

Et la bonne dame et son mari embrassèrent l'enfant.

Depuis ce moment, Simone resta avec les vieux époux qui l'emmenèrent à Rouen et l'aimèrent comme leur fille.

Quand Simone fut grande on lui conta son histoire, alors tous les ans le jour de Pâques-fleuries elle courait, dès le point du jour, à l'église ; puis, revenant dans la chambre des vieilles gens, et se mettant à genoux près d'eux ; elle leur disait, en leur donnant le premier rameau bénit :

— Bonjour, mon père, bonjour, ma mère, embrassez-moi.

LA GRANDE ROUTE ET LE BOULEVART.

— Sara, le thé des enfants est trop fort ; êtes-vous sûre que le lait soit bon ?

— Miss Attfield, n'oubliez pas de mettre des manches de laine à Sabine ; prenez le manteau d'Antoine. Ont-ils bien dormi, ces chers amours ? J'avais peur qu'ils fussent mal couchés dans leurs grands lits. Fermez donc la porte, Clément, ma fille est entre deux airs.

Ainsi parlait, dans la plus belle chambre de la plus belle auberge de Chambéry, la comtesse d'Artigues, tout en préparant le déjeuner de deux jolis enfants qui se pressaient autour d'elle.

A quelques pas de là, dans la cour de l'auberge, se passait une autre scène de sollicitude maternelle : une pauvre femme était assise sur un banc de pierre, tenant sur ses genoux, serrant contre son cœur un garçon de huit ans environ.

— Paul, lui disait-elle, sois bien sage ; pense à ton père, à moi ; prie bien la sainte Vierge, elle te conduira sur la route. Voilà une bonne paire de souliers ; tu la mettras quand le chemin sera trop rude ; tâche aussi de ménager cette petite veste que je t'ai faite avec celle de ton père. Il fait beau, il ne neigera pas aujourd'hui, mais Paris est bien loin.

Et la pauvre mère pleurait ; puis, craignant d'effrayer son fils, elle ajouta :

— Ton père aussi a été à la grande ville quand il était petit comme toi ; le bon Dieu met toujours quelques bonnes âmes sur le chemin du petit Savoyard. Adieu, Paul ; va-t-en, va-t-en.

Et elle le poussait comme si elle eût été impatiente de le voir partir, et l'enfant partit, et la mère resta plus de deux heures immobile sur le banc de pierre.

Pendant ce temps, deux voitures en poste sortirent de la cour de l'auberge : dans l'une étaient le comte et la comtesse d'Artigues, leurs gens sur les sièges, dans l'autre Antoine et Subine et miss Attfield leur gouvernante ; les gens également sur les sièges.

M. et Mme d'Artigues revenaient d'un voyage en Italie, et leurs enfants, que les beautés de ce pays n'avaient guère intéressés, étaient fort ennuyés

des longues journées qu'il leur fallait passer en voiture avec miss Attfield, qui ne savait pas un mot de français.

Tandis que la voiture montait, au tout petit pas des chevaux, une haute montagne, Antoine aperçut, à travers la glace de la portière, Paul qui suivait à pied la grande route.

— Tiens, tiens, Sabine, s'écria-t-il, vois-tu ce petit garçon ? Comme il est heureux ! il n'est pas enfermé dans une vilaine voiture ; il peut faire des boules de neige.

— Oui ; il porte un petit paquet au bout d'un bâton ; comme cela doit être amusant, de porter un paquet !

— Le voilà qui ouvre son sac. Ah ! il a du fromage ; c'est bien bon, le fromage. Je n'aime pas le thé, moi ; et toi, Sabine ?

— Je l'aimais autrefois, mais depuis que miss Attfield a dit à maman qu'il fallait nous en donner tous les jours. . . .

— *What do you say ?* dit la gouvernante, qui de tout cela n'avait entendu que son nom.

Les deux enfants prirent un air boudeur, car ils n'aimaient pas à parler anglais. Miss Attfield regarda par la portière, vit Paul et dit :

— *Poor little boy.*

Antoine se mit à rire, et dit à Sabine :

— C'est moi qui suis *a poor little boy*.

— *Yes, yes. give him a penny my love,* reprit la gouvernante.

Ce conseil fut suivi sur-le-champ ; Sabine voulait même donner aussi deux échaudés, mais les chevaux étant partis au galop, elle n'en eut pas le temps.

A trois lieues de là, une des roues de la voiture du comte et de la comtesse se trouva cassée, on fut obligé de s'arrêter dans un village où il n'y avait qu'une auberge de rouliers.

Pendant qu'on raccommodait la voiture, M. et Mme d'Artigues sortirent pour aller voir une vieille église ; mais, comme il faisait très froid, ils laissèrent leurs enfants, avec miss Attfield, dans une chambre où on avait allumé un grand feu. La cheminée se mit à fumer : on ouvrit la fenêtre, qui était très basse et donnait sur la rue. Antoine et sa sœur, bien enveloppés de leurs pelisses, s'en approchèrent ; ils virent à la porte de l'auberge le même petit garçon qu'ils avaient rencontré le matin ; il parlait à une servante , mais en patois savoyard. Sabine, qui aurait bien voulu savoir ce qu'il disait, dit à son frère :

— Quelle idée de ne pas parler français, quand c'est tant plus commode ! C'est comme ces Italiens, qui voulaient toujours m'appeler bambina au lieu de petite fille.

— Ah bien ! et maman donc qui nous donne une gouvernante qui fait *Ihchi, Ihchi, thchou, Ihtchou*.

— C'est égal ; miss Attfield dit *Unie girl* : cela veut dire quelque chose, au moins.

Pendant ce beau colloque, Paul avait cessé de parler à la servante, et il pleurait.

— Oh ! Antoine ; il pleure, dit Sabine, et je sais ce que cela veut dire ; car les petits enfants de Rome et de Naples pleurent tout comme nous.

— Oui, on pleure et on rit de même partout ; c'est bien heureux.

— Quoi donc ? de pleurer ?

— Non ; mais de pleurer tous de même : sans cela, on ne saurait pas si les petits enfants sont bons ou méchants.

— Mais, Antoine, ce garçon n'est pas méchant ; peut-être il a du chagrin. Tu sais bien que ma tante Sophie, qui est très bonne, pleurait quand nous sommes partis pour l'Italie.

— C'est vrai ; mais comment savoir si ce petit garçon a du chagrin ?

— *What are you doing, master Antoine, what are you doing ?* cria miss Attfield, qui vit Antoine se pencher à la fenêtre.

I want to know what is the matter with thaï little boy.

— *Corne here, corne here child*, dit miss Attfield à Paul ; mais Paul la regardait sans bouger.

— Venez, venez, cria Antoine à son tour ; mais Paul ne bougeait pas.

Enfin, Sabine fit signe avec son doigt, et le petit Savoyard s'approcha.

Sabine était toute triomphante, mais sa joie fut de courte durée, car, lorsqu'elle demanda à l'enfant : Pourquoi pleurez-vous ? il lui fit un signe aussi, qui voulait dire : Je ne vous comprends pas.

Alors la petite fille regarda sa gouvernante. Celle-ci, sans rien dire, coupait un gros morceau de pain et une tranche de mouton, elle le présenta à Sabine en lui disant :

— *Give that to the poor boy my love.*

La petite étendit son bras hors de la fenêtre : Paul prit le repas qu'on lui offrait, et dit :

— *Sancla Maria, or a pro nobis.*

— Antoine, Antoine, entends-tu ? il prie la sainte Vierge.

— Oui ; et quand on prie le bon Dieu ou la bonne Vierge, c'est, comme quand on pleure, la même chose partout.

Une heure après cette scène, la voiture étant raccommodée , la famille d'Artigues reprit le chemin de Paris ; et, après quelques jours d'un heureux voyage, elle arriva dans cette ville.

L'hiver se passa, puis vint le printemps. Un matin, c'était un dimanche, Antoine et sa sœur revenaient de la messe avec miss Attfield ; Sabine marchait d'un air tout joyeux, parce qu'elle avait une petite redingote à boutons dorés, comme sa maman ; une écharpe de soie et une plume sur son chapeau. En passant sur le boulevard, un petit ramoneur comme vous en avez vu bien souvent, avec de grands yeux noirs, une mine souriante et de belles dents toutes blanches, lui tendit la main en lui demandant un petit sou. Sabine le lui donna, et l'enfant allait s'éloigner, quand miss Attfield s'écria :

— Petit ; petit, *master* Antoine, do you **remember a L****, dans l'auberge. ***I dare say***, c'est lui-même.

— Oui, oui, c'est lui, dit Antoine ; je le reconnais.

— C'est le petit prince de Chambéry, dit à son tour Paul.

Antoine fut assez content qu'on l'appelât petit prince, mais Sabine se mit à rire, et dit :

— Non, il n'est pas prince, et il est Antoine d'Artigues , et moi je suis sa sœur, et son papa est mon papa aussi. Mais comment donc êtes-vous venu à Paris, petit garçon , puisque vous n'y aviez jamais été ?

— Je suis venu par le chemin, mam'selle.

— Le chemin ! ah ! oui, les chevaux vous l'ont montré ; ils le savent, eux, car ils vont toujours à la poste. Où donc est votre maison, à Paris ?

— Je n'ai pas de maison, mam'selle.

— Sans doute ! Sabine, dit Antoine d'un ton capable. Où est la maison de votre papa ?

— A Chamouny, en Savoie.

— Mon Dieu ! et comment y allez-vous ? Est-ce que le chemin de fer de Versailles va aussi en Savoie ?

— Non , mam'selle : je n'ai pas été dans la maison de mon père depuis bien longtemps.

— Mais où dormez-vous donc ?

— Dans une grande chambre qui est à mon maître.

— Ah ! je vois : vous êtes comme Victor, notre groom. Mais pourquoi donc votre maître vous met-il un habit tout déchiré et un bonnet de coton ? Est-ce qu'il vous fait monter à cheval comme cela ?

— Je ne monte pas à cheval, mon petit monsieur ; mon maître est ramoneur.

Sabine. à ces mots, prit la main de miss Attfield en répétant :

— Ramoneur ! ramoneur ! c'est méchant, les ramoneurs.

— Non, mam'selle, mon maître n'est pas méchant.

— Il vous a pris cependant, dit Antoine.

— Il m'a pris parce que je l'ai bien voulu.

— Et, . . . vous a-t-il mis dans un grand sac ?

— Non, monsieur ; il m'a fait monter dans les cheminées.

— Ah ! pour cela, ce doit être assez amusant quand on chante sur le toit.

Paul secoua la tête. Sabine dit encore :

— Pourquoi pleuriez-vous à L** ?

— Parce que je venais de dire adieu à mon papa et à maman, et que j'étais tout seul dans la rue.

— A présent vous ne pleurez pas : vous êtes donc content ?

— Oh ! non, mam'selle.

— Eh bien ! venez avec nous ; nous avons un papa et une maman qui savent toujours consoler les petits enfants.

Paul suivit Antoine et sa sœur. Mme d'Artigues n'était pas encore revenue de la grand messe, mais M. d'Artigues était dans le salon : ses enfants lui racontèrent l'histoire du petit Savoyard.

Après les avoir écoutés, M. d'Artigues ordonna à Dominique de faire déjeuner Paul, puis il dit à Antoine et à Sabine :

— Eh bien ! mes amis, que voulez vous faire pour cet enfant ?

— Le garder, papa, lui donner des habits, puis toutes sortes de choses.

M. d'Artigues réfléchit un moment, puis il dit à ses enfants :

— Demain, venez dans ma chambre à huit heures ; nous parlerons de cela.

Le lendemain, Antoine et sa sœur étaient à sept heures et demie à la porte de M. d'Artigues ; celui-ci les fit entrer, et, s'asseyant, il leur dit :

— Mes enfants, j'ai été hier chez le maître de Paul ; c'est un bon petit garçon qui mérite ce que vous vouliez faire pour lui ; mai ? pour le retirer de chez le ramoneur, l'habiller, le nourrir, le mettre à l'école, il faudrait beaucoup d'argent, et je n'en ai pas.

— Comment, papa, vous n’avez pas d’argent ?

— Mon ami, je veux dire que l’argent que j’ai doit être employé à toute autre chose.

— Papa, j’ai dix francs, s’écria Sabine.

— Et moi cinq francs, parce que malheureusement j’ai acheté avant-hier un gros tambour.

— Mes amis, cela n’est pas suffisant ; il faudrait au moins cinq cents francs.

Les enfants restèrent un moment silencieux. Enfin, Sabine dit :

— Papa, vous savez que vous avez deux cents francs à moi.

— Oui, ma fille, pour t’acheter une montre.

— Prenez-les, prenez-les.

Et Sabine se mit à sauter. Mais Antoine ne disait rien, et retournait dans tous les sens les boutons de sa veste ; enfin il dit bien bas, et les larmes dans les yeux :

— Papa, mon. petit cheval ?

— Eh bien ?

— Ce monsieur qui voulait l’acheter jeudi dernier ?

— Oh ! il l’achèterait encore.

— Vendez-le, papa.

Et Antoine courut se cacher la tête sur un canapé, pour qu’on ne vît pas qu’il pleurait. Cependant il dit encore :

— Ce monsieur ne battra pas *little John* ?

— Non, certainement ; et viens m’embrasser, car tu es un brave garçon.

Mes amis, le petit Paul fut habillé, envoyé à l’école et enfin placé dans la maison de M. d’Artigues, où il est encore. Mais ce qui est fort heureux, c’est que ce ne fut pas un monsieur étranger, mais la tante Sophie, qui acheta *little John* ; et comme elle demeurait avec la maman d’Antoine, celui-ci put continuer à monter sur le petit cheval, dont sa tante ne se servait guère.

Quant à Sabine, son grand-papa, lui donna une jolie montre, avec une chaîne d’or, le jour où elle eut sept ans.

LE PETIT GRENADIER.

Vous connaissez tous, mes petits amis, le château et le jardin des Tuileries : au printemps , quand il fait beau, vous aimez bien à vous y promener ; quelques-uns d'entre vous, j'en suis sûre, ont quelquefois tâché de voir à travers les fenêtres dans ces appartements qui leur semblent si beaux, et peut-être se disent-ils : Les petits enfants qui demeurent dans ces chambres dorées sont bien heureux. Eh bien ! mes amis, depuis beaucoup d'années les petits enfants qui ont habité ce beau palais des Tuileries ont, au contraire, été bien malheureux. Nous les plaindrons tous, n'est-ce pas, priant Dieu de consoler ceux qui vivent encore, et de récompenser ceux qui sont morts, de toutes les souffrances qu'ils ont éprouvées dans ce monde.

Plus tard vous connaîtrez les noms de tous ces enfants, mais aujourd'hui c'est seulement d'un d'entre eux, nommé Louis, que je vous parlerai.

. . . Vous connaissez , mes amis, la terrasse du bord de l'eau : sur cette terrasse on avait fait, il y a environ cinquante ans, un petit jardin où allait se promener, durant les beaux jours, Louis, dauphin de France, fils de Louis XVI et de Marie - Antoinette ; dans ce petit jardin on avait réuni, pour amuser le royal enfant, des fleurs, des animaux privés et des jouets de toute espèce ; puis, pour l'amuser encore davantage, on avait imaginé de lui former une garde d'enfants de son âge, c'est à-dire de garçons de six à huit ans. Ces garçons, habillés comme de petits soldats, composaient un régiment que l'on nomma Royal - Bonbon ; dans ce régiment, il y avait deux compagnies, une de chasseurs et une de grenadiers ; parmi les grenadiers se trouvait un petit garçon de sept ans, nommé George.

George ayant perdu ses parents était élevé par la sœur de sa mère , qui aimait son neveu presque autant que s'il eût été son fils. Malheureusement cette excellente femme avait pour mari un homme dur et brutal : cet homme se nommait François Barnet ; il exerçait le métier d'ébéniste, mais, à vrai dire, il passait plus de temps à bavarder dans les cafés qu'à travailler dans sa boutique.

A l'époque dont nous parlons, madame Barnet était fort malade ; cependant elle voulut habiller elle-même son petit neveu le premier jour où il mit son uniforme de grenadier, et le voyant si gentil avec son bonnet à

poil, elle pleura de joie en l'embrassant. George était bien content aussi d'être habillé en soldat, et il s'en alla tout fier à la revue que M. le dauphin devait passer, ce jour même, de Royal-Bonbon.

Vous saurez, mes amis, que dans cette grande occasion on avait recommandé à ces enfants d'être bien sages et de rester immobiles, comme font les vrais soldats, et tous, je vous assure, se tenaient bien droits et avaient l'air bien sérieux, jusqu'au moment où un seigneur de la cour lança, au milieu des rangs du régiment, une nuée de pralines, de dragées, de diabolins ; alors, et en un clin-d'œil, tous les petits soldats tombèrent à plat-ventre sur le gazon, se poussant, se bousculant, oubliant leurs sabres et leurs fusils pour une praline ou un sucre de pomme.

George, je dois l'avouer, se roula tout comme les autres, et comme il était fort adroit, il ramassa beaucoup de bonbons. Mais aussitôt qu'il en eût mangé quelques-uns, il mit le reste dans ses poches, pensant, ce bon petit garçon, que des dragées feraient grand bien à sa tante, qui était si malade.

Peu de jours après cette brillante revue, George montait la garde auprès du jardin, dans lequel se promenait M. le dauphin : un hanneton vint voltiger autour du petit grenadier, qui le regarda d'abord avec autant de gravité qu'un vieil invalide aurait pu le faire ; mais peu à peu une de ses mains s'éleva pour saisir l'insecte, puis il sauta sans toutefois lâcher son fusil puis enfin il crut avoir besoin de ses deux mains ; le hanneton fut pris du coup, mais le fusil tomba et se brisa sur une pierre.

Un officier de la garde nationale, qui se trouvait là, gronda bien fort le petit grenadier, qui se mit à pleurer.

Le dauphin avait vu toute cette scène à travers les grilles de son jardin : il courut à son pavillon, prit un joli petit fusil, et le passant à George à travers le treillage, il lui dit : Tenez, je vous le donne ; ne le cassez pas et gardez-le.

George, ravi de joie, retourna chez sa tante, lui raconta toute son aventure et la pria de resserrer le fusil, dont il ne voulait se servir que les jours de revue.

Cependant quatre années se passèrent, durant lesquelles de grands malheurs arrivèrent en France. Le roi et la reine périrent sur l'échafaud ; le dauphin fut enfermé dans une prison, puis confié à un homme abominable qui le traita si mal, que ce pauvre enfant tomba malade.

George entendait souvent sa tante parler, avec ses voisines, des souffrances du dauphin, mais cela seulement quand l'ébéniste Barnet n'y était pas, car ce méchant homme trouvait bon tout ce qui se faisait de mal.

Il arriva qu'un jour Barnet réunit chez lui plusieurs de ses camarades, qui heureusement n'étaient pas tous aussi méchants que lui. Il leur donnait un grand diner pour célébrer je ne sais quelle fête : George, âgé alors de douze ans, assistait à ce diner. Au dessert, Barnet, déjà à demi-ivre, proposa de boire à la santé des personnages marquants de l'époque, comme cela se fait souvent à la fin des repas ; lorsque ce fut au tour de George de boire, il se leva et dit :

— Je bois à la santé de M. le dauphin.

A ces mots, l'ébéniste furieux s'élança sur son neveu pour le battre ; mais un des convives l'arrêta par le bras, et dit à l'enfant :

— Pourquoi bois-tu à la santé du dauphin ?

— Parce qu'il a toujours été bon pour moi, qu'il m'a donné un fusil, et que je prie Dieu tous les jours pour qu'il le guérisse.

— Tais-toi, imbécille ! s'écria l'ébéniste en levant de nouveau sa canne sur George.

— Barnet, dit le convive qui avait déjà parlé, vous êtes un brutal, et cet enfant a raison ; il ne sait rien de la politique, mais il est courageux et reconnaissant : ce sont là des vertus bonnes dans tous les partis. Je pars demain pour l'armée : laissez moi, si votre femme y consent, emmener votre neveu avec moi, j'en ferai un bon soldat et un honnête homme.

Barnet n'osa pas refuser, car celui qui venait de parler était un homme puissant, et l'ébéniste, comme presque tous les gens méchants et bavards, était très poltron. Quant à Mme Barnet, elle fut contente de penser que son neveu ne serait plus avec son mari.

Malgré les prières de George, le dauphin mourut, mes chers enfants ; mais ne pleurons pas trop, le bon Dieu lui a donné dans le ciel la couronne des anges, qui est mille fois plus belle et plus désirable que celle de France.

George avait suivi l'honnête républicain à l'armée ; en peu d'années il devint officier, puis général. Enfin, lorsque Napoléon eut détruit la république et établi un autre gouvernement, il donna à George le titre de comte et une belle maison.

George fit venir dans cette maison sa bonne tante et son oncle, qui, en vieillissant, était devenu moins méchant.

Le jeune général se fit un plaisir de montrer à ses vieux parents tous les appartements de sa maison : après les avoir conduits dans les chambres, dans la salle à manger, dans le salon, George ouvrit un cabinet dans lequel il y avait un portrait du général républicain qui l'avait élevé, puis un portrait

de l'empereur Napoléon, puis des sabres et des armes de toutes espèces. Enfin, dans une niche de velours violet se voyait un petit fusil ressemblant à un jouet d'enfant et une sorte d'armoire d'ébène fermée.

— Est-ce le portrait d'un saint que vous avez là, mon neveu ? dit Barnet d'un ton patelin.

— Non, mon oncle, c'est le portrait d'un ange, reprit gravement le général, et ouvrant l'armoire, il fit voir à l'ancien ébéniste une charmante miniature représentant Louis, dauphin de France.

LES DEUX BOUTIQUES.

C'était au mois de juin dix-sept cent quatre vingt huit, la gaieté n'était point encore bannie des champs et l'on pouvait s'en apercevoir en parcourant, le jour de Saint-Médard, une prairie ombragée de vieux noyers où les habitants du village de Médan célébraient suivant l'antique usage, la fête de leur patron.

D'un côté on voyait des danses animées où les jeunes garçons et les jeunes filles se croisaient en tumulte, de l'autre de longues tables chargées de pots de bière et de bouteilles de vin près desquelles les hommes entre deux âges conversaient tout en faisant souvent trinquer leurs verres ; ici c'étaient des chevaux de bois tournant rapidement sous leurs maladroits cavaliers, là un pauvre lapin dont on se disputait la possession en lançant un bâton au travers d'un anneau ; près d'une haie un tireur de loterie jurait à chacun qu'il allait fixer en sa faveur l'inconstance de la fortune, ici des marmots, voulant aussi tenter la déesse aveugle faisaient rouler la bille qui devait leur donner, en s'arrêtant, cinq, six, douze oublis ; enfin. à quelque distance , sur le bord d'un chemin, étaient rangées de belles boutiques, autour desquelles se pressaient fillettes et enfants, tandis qu'un vieux misanthrope villageois haussait les épaules, en murmurant contre ce luxe effréné.

Dans ces boutiques effectivement, on voyait des crois d'or et des trompettes vernisées, des bonnets de dentelle et des chiens de carton, peints en bleu et en vert, des mouchoirs à fleurs rouges et des polichinelles.

Au milieu de cette foule, et devant la plus belle des boutiques, étaient arrêtés un jeune homme et une jeune dame, tenant par la main une petite fille de sept à huit ans, gracieuse enfant dont les cheveux blonds tombaient en boucles sur sa taille déjà un peu serrée par son petit fourreau de pékin, et dont les jolis yeux bleus , erraient curieusement sur toutes les merveilles étalées sur les planches, jusqu'au moment où une superbe poupée arrêta enfin ses regards et fixa ses désirs.

Virginie de Médan était fille unique, c'est assez dire que ses caprices étaient des lois pour ses parents.

La poupée fut marchandée, payée sans objection et l'enfant triomphante la saisissait dans ses bras lorsqu'elle remarqua, près d'elle, une petite fille de son âge pauvrement vêtue, qui disait à sa mère : —Maman, veux-tu me donner une poupée aussi à moi ?

— Oui, cette petite là, si elle ne coûte pas trop cher ; combien, monsieur le marchand ?

— Six sous tout au juste.

— Ah ! Marianne, il ne faut pas y songer, tu n'as que trois sous pour ta fête.

L'enfant ne dit rien, mais ses grands yeux noirs se remplirent de larmes ; Virginie la regardait toujours.

— Maman, s'écria-t-elle, en s'adressant à madame de Médan, veux-tu que je lui donne ma belle poupée ?

— Non, pas ta belle, poupée , mon amour, mais celle-ci, si tu veux, (lui en montrant une beaucoup moins grande).

— Non, non, petite mère, elle a entendu que je parlais de la plus belle.

— Donne ta belle poupée, Virginie, dit M. de Médan, ta maman te le permet.

Et l'enfant de courir vers Mariane qui suffoquait de joie, tandis que sa mère se confondait en remerciements.

Peu de mois après cette scène champêtre la révolution fit disparaître les danses et les joyeuses boutiques ; le château de Médan devint désert et dans la chaumière de Marianne quelques bons paysans, tout en se réjouissant de l'abolition des lois sur la chasse, pleuraient quelquefois au souvenir du temps passé.

Enfin, ces jours si tristes eurent un terme, les chaumières s'embellirent et s'égayèrent, le curé revint dans son église, les tourelles de Médan restèrent seules sans maîtres, mais peu nous importe, nous allons quitter Médan.

C'était par une froide matinée du mois de janvier dix-huit cent-un , deux jeunes femmes entrèrent ensemble dans une boutique de bonnetier ; l'une descendait d'une jolie voiture, sa toilette élégante annonçait la richesse, elle avait un charmant visage, l'air très gai et très heureux.

L'autre jeune femme était belle aussi, mais la pâleur de son teint et la simplicité presque misérable de son costume ne faisaient pas valoir sa figure ; cette dernière paraissait être une pauvre ouvrière, elle était venue à pied.

Tandis que les garçons de boutique étalent avec empressement devant madame Homery (c'est le nom de la jeune dame) des bas , que l'araignée semble avoir tissés de ses pattes industrieuses, et que toutefois l'élégante parisienne ne trouve pas assez fins ; Thérèse (Ainsi se nomme l'ouvrière) regarde de gros chaussons de laine, elle a demandé ce qu'il y a de plus commun et paraît consternée quand on lui dit ce qu'ils coûtent.

Cependant elle ne marchande pas comme une femme du peuple et dit seulement d'une voix douce : — C'est trop cher pour moi.

Madame Homery l'observe un moment avec une curiosité bienveillante, puis, s'approchant, elle lui dit tout bas, avec un accent de bonté : — Si les trois francs de plus que je comptais mettre à mes bas pouvaient vous être utile, mon enfant. . . .

Et elle s'arrêta par ce généreux embarras qui dénote un cœur à la fois sensible et délicat.

Thérèse rougit profondément, mais se remettant aussitôt.

— Grand merci, madame, dit-elle, je trouverai ailleurs des chaussons plus communs, cette boutique, au fait, ne me convenait pas, mais c'est qu'elle est tout près de chez moi et j'ai si peu de temps.

— C'est une preuve au moins que vous avez beaucoup d'ouvrage.

La jeune fille s'inclina sans répondre.

— Quel est votre état continua madame Homery.

— Je suis brodeuse, madame.

— Oh ! bien , apportez-moi de vos broderies.

— Daignez m'excuser, madame, je ne sors presque jamais.

— Tant mieux, j'irai chez vous, donnez-moi votre adresse.

Thérèse parut hésiter , puis tout-à coup, comme par une conviction intérieure. elle présenta une carte écrite à madame Homery ; celle-ci lut tout haut : — Thérèse Passy-

Et faisant un signe amical à l'ouvrière elle monta dans sa voiture que deux chevaux gris entraînèrent rapidement.

Le cœur de Thérèse avait bien jugé ; madame Homery quoiqu'elle aimât un peu trop la toilette était une jeune femme vertueuse et charitable, son mari, officier général au service de la république, se plaisait d'ailleurs à la voir très parée.

M. Homery avait cinquante ans, des cheveux gris et un coup de sabre sur la joue ; mais sa femme l'aimait parce qu'il était bon et qu'elle était bonne ; parce qu'elle était bonne aussi, elle pensa à Thérèse le lendemain, et en

revenant du jardin des Tuileries elle se fit conduire à l'adresse que l'ouvrière lui avait donnée la veille.

Le tailleur, qui servait de portier à la maison indiquée, fut bien étonné lorsqu'une aussi belle dame lui demanda où logeait mademoiselle Passy ; et il pensa couper tout au travers l'habit qu'il tenait (tant il était préoccupé par ses réflexions) en répondant :

—Au cinquième, madame, le corridor à gauche , la troisième porte à droite, frappez, on vous ouvrira, la mère Passy y est bien sûr si mam'selle Thérèse est sortie.

Madame Homery, par des circonstances particulières n'avait aucune idée de la misère des grandes villes, elle fut prête à se trouver mal en montant le sale et noir escalier et plusieurs fois elle s'écria :

— Mais on croirait que l'air aussi se vend à Paris !

Enfin elle atteignit la porte désignée, elle frappa, une voix faible répondit :

—Entrez, et madame Homery se trouva en face d'une vieille femme qui paraissait malade.

— Vous êtes madame Passy ?

— Oui, madame.

— Votre fille est sortie ?

— Ma fille ? . . . Thérèse vous voulez dire, sans doute ; elle ne tardera point à rentrer ; elle est allée me chercher des chaussons , pauvre enfant ! elle a veillé cette nuit pour les acheter ce matin. . . Mais pardon , madame , vous êtes debout.

Et la vieille femme avançait une chaise vermoulue, mais propre.

— Ma bonne mère, vous paraissez malade.

— Je le suis en effet, madame, et cela m'afflige pour Thérèse.

— Votre fille, j'en suis sûre, est heureuse de vous soigner.

— Oh ! oui, mais elle est si délicate. . . Thérèse n'est pas faite pour travailler, madame, elle n'est point ma fille, chère demoiselle, mon Dieu, qui me l'eut dit. . .

Comment, interrompit madame Homery, dont le jeune cœur battait déjà à l'espoir d'une aventure extraordinaire.

Dans ce moment l'ouvrière entra.

Madame Homery, toute déconcertée, rougit.

Thérèse la considérait avec étonnement.

Enfin , madame Passy prit la parole et dit :

— Il n’y a plus besoin de mystère maintenant, les honnêtes gens peuvent respirer ; je racontais à madame, que vous n’êtes pas ma fille , mais mon ange.

— Eh ! bien, mère Nany, reprit Thérèse en souriant, ta faisais deux mensonges, d’abord je ne suis pas un ange et ensuite je suis ta fille puisque tu es ma nourrice.

La vieille femme pleura de joie, la jeune dame tendit sa main à Thérèse, puis elle lui demanda :

— Comment vous nommez-vous ?

— Virginie de Médan , dit l’ouvrière.

A peine ces mots étaient prononcés, que madame Homery se jeta au cou de la jeune fille qui recevait ses caresses sans pouvoir en pénétrer le motif.

Enfin, madame Homery se dégageant de ses bras, lui dit :

— Vous rappelez-vous, Virginie, mademoiselle de Médan plutôt, vous rappelez-vous cette petite Mariane, à qui vous avez donné une poupée à la fête de St-Médard , c’était moi, oh ! jamais je n’ai oublié ce jour.

Depuis, j’ai été riche, j’ai eu des parures, des pierreries, mais je n’ai point éprouvé de bonheur aussi vif que celui que je ressentis en recevant la poupée, puis vous aviez l’air si bonne en me la donnant.

Et madame Homery pleurait à suffoquer.

— Aimable dame, répondit Virginie, moi aussi je me rappelle la poupée, car j’ai été bien heureuse en vous la portant avec la permission de mon père.

..

Ici, mademoiselle de Médan s’arrêta ; Mariane n’osant faire une question la regardait en silence.

— Il est mort à l’armée de Condé, madame, ma mère est morte aussi à Vienne, je suis fille d’émigrés et je dois la vie aux soins de ma digne nourrice.

Mariane pleura encore (ses parents à elle, du moins, étaient enterrés dans le cimetière de Médan) puis elle dit :

— Ecoutez , Virginie , je suis la femme d’un général de la république, (mais ajouta-t-elle vivement), il ne s’est pas battu contre les émigrés , car il a toujours servi dans l’armée d’Italie ; déjà il a obtenu, pour le seigneur de son *village*, la permission de revenir en France, il vous protégera auprès du Premier-Consul ; enfin, et cela est bien sûr, il vous recevra chez lui dès aujourd’hui avec joie, parce que vous êtes ma bonne, ma chère demoiselle ,

vosre nourrice viendra , nous resterons tous ensemble, le temps des divisions est passé, n'est-ce pas ?

—Oui, s'écria Virginie en se jetant dans les bras de madame Homery, oui, il n'y a plus en France que des bons et des méchants, et le mari de Mariane doit-être bon.

Elles ne se trompèrent pas ; Virginie et Mariane, en fondant une amitié solide, sur un souvenir d'enfance ; celle qui, à huit ans, sacrifie un objet désiré au plaisir d'un autre, celle qui, au même âge, garde un profond souvenir d'un bienfait, seront bonnes un jour.

Deux ans après ce que nous venons de raconter, mademoiselle de Médan , rentrée, par les soins de M. Homery, dans une partie des biens de sa famille , se maria avantageusement, et Mariane fut toujours sa meilleure amie.

Nous les avons vues, ces aimables femmes , oui, aimables, quoiqu'elles soient vieilles ; et maintenant encore, quand on parle en leur présence de nobles et de roturiers, elles disent, avec la douce gaieté qui convient à leur sexe :

— Nous ne connaissons que deux classes en France : ***Les Bons et les Méchants.***

LE PETIT CHIEN NOIR.

M. de Courcelle se promenait un jour de marché dans les rues de Poissy, tenant par la main sa fille Marie, alors âgée de huit ans ; il s'arrêta devant une boutique de taillandier, pour acheter quelques outils de jardinage.

Pendant qu'il parlait avec le marchand, Marie regardait des ânes, des chèvres, des vaches, qui étaient là pour être vendus ; auprès de ces animaux il y avait un pauvre petit chien noir, tout crotté, qui était attaché avec une corde, et qui de plus avait autour du cou un collier de paille.

— Madame, demanda Marie à la taillandière, pourquoi ce petit chien a-t-il un collier de paille ?

— C'est qu'il est à vendre, mademoiselle.

— Oui, dit un garçon qui vendait des paniers ; mais personne ne l'achète, et ce soir il boira de l'eau fraîche.

Qu'est-ce que cela veut dire ? demanda encore Marie.

Cela veut dire, reprit la taillandière, que, comme il n'est bon à rien, on le jettera dans la rivière.

— Comment ? pauvre petit chien ! mais que veut-on qu'il fasse ?

— Qu'il ne mange pas, dit en riant le vannier ; et pour cela il faut le faire boire.

Marie ne répondit point à ce méchant garçon, mais lorsque son père eut choisi deux râtaux et une bêche, elle lui dit :

— Papa, je voudrais acheter ce petit chien noir ?

— Quel chien, Marie ?

— Celui-là, qui est si laid.

— Est-ce donc parce qu'il est laid que tu veux l'acheter ?

— Oui, papa, car ce garçon dit qu'on va le noyer ce soir.

M. de Courcelle regarda la pauvre bête maigre et sale, et il pensa que le vannier ne se trompait pas ; cependant il dit à sa fille :

— Tu sais, Marie, que tu as demandé à ton oncle une levrette grise , et que tu ne peux pas avoir deux chiens.

— Aussi, mon papa, je compte remercier mon oncle, si vous voulez me permettre d'acheter celui-ci : beaucoup d'autres petites filles seront contentes d'avoir la jolie levrette.

— Eh bien ! voyons : marchandons le chien noir.

M. de Courcelle et Marie s'approchèrent du maître des vaches et des chèvres , qui crut d'abord que ce beau monsieur et cette gentille demoiselle se moquaient de lui en lui demandant combien valait le chien ; mais quand il vit que M. de Courcelle et sa fille parlaient sérieusement, il fixa le prix à trois francs.

Marie les lui donna, et ayant passé un ruban au cou de son protégé, elle le nomma tout de suite Negro et retourna bien joyeuse à la maison, où sa mère l'attendait.

Mme de Courcelle fut surprise, dans le premier moment, de l'acquisition de sa fille ; mais , ayant appris quel motif lui avait fait acheter Negro, elle approuva sa conduite. Il n'en fut pas de même de mademoiselle Débora, vieille cousine de M. de Courcelle, qui demeurait chez lui : elle détestait les chiens, et le pauvre Negro devint surtout l'objet de son aversion. Cependant Marie prenait bien garde que son chien n'importunât pas sa cousine , et elle avait plus de soins que jamais pour le perroquet de mademoiselle Débora, quoique ce fût une méchante bête qui l'avait pincée plus d'une fois.

Marie était une bonne fille ; elle savait que sa cousine Débora était très pauvre, et avait de grandes obligations à M. et à Mme de Courcelle, et elle aurait été bien fâchée de lui déplaire. La vieille demoiselle, de son côté, par égard pour ses parents, n'osait pas contrarier leur fille. Elle se contentait donc d'adresser à Negro les noms de Tourne Broche, de Roquet, et autres injures de chien, qui touchaient fort peu celui-ci et ne l'empêchaient pas de mener la plus heureuse vie du monde. S'il était resté laid, il était du moins devenu très propre, et de plus il avait une intelligenceremarquable.

Cependant, si Negro était heureux, tout le monde ne l'était pas dans la maison de M. de Courcelle : cet excellent homme avait une grande fortune ; il la perdit presque entièrement, fut obligé de vendre sa maison de Paris, son château près de Poissy, et de se retirer, avec sa femme, sa fille et mademoiselle Débora, dans une province éloignée.

M. de Courcelle avait conservé assez de fortune pour vivre convenablement dans cette retraite, mais il se désolait en pensant que sa fille, alors âgée de dix-sept ans, ne pourrait pas se marier avantageusement, comme il l'avait toujours espéré.

Mme de Courcelle, cependant, qui joignait aux vertus de son mari une entière soumission aux volontés de la Providence, tâchait de consoler celui ci ; elle lui disait :

— Mon ami, notre fille est bonne, pieuse, instruite ; elle nous aime tendrement, elle a une figure agréable et une excellente santé : nous sommes encore d'heureux parents, et nous devons remercier Dieu. Pourquoi, d'ailleurs, Marie ne trouverait-elle pas le bonheur dans une condition médiocre ? Quand j'étais jeune, j'aurais été contente avec toi, ici comme à Paris, et maintenant la seule chose qui m'afflige, c'est ton chagrin.

Marie, de son côté, ne s'occupait que de son père, car elle savait que c'était aussi le meilleur moyen de faire plaisir à sa mère. Quant à mademoiselle Débora, elle avait d'abord été plus maussade que jamais ; mais lorsqu'elle eût découvert qu'avec deux voisins, et M. de Courcelle, elle pouvait faire un whist tous les jours, elle ne grogna plus que comme à l'ordinaire.

Un soir du mois de septembre, M. Dubois et M. Xavier, les deux voisins, vinrent pour faire leur partie ; mais Mme de Courcelle, qui trouvait le temps très beau, et qui voyait que sa fille avait mal à la tête, proposa une promenade dans les champs, mademoiselle Débora murmura fort de ce projet ; mais Marie en fut enchantée, et Negro aussi : il témoignait sa joie en courant, en sautant, en aboyant, quoiqu'il fût très vieux, ce qui augmentait encore la mauvaise humeur de mademoiselle Débora.

En automne les crépuscules sont courts, et Mme de Courcelle n'ayant pensé à rentrer qu'au coucher du soleil, la petite société était encore assez loin de la ville, lorsque la nuit devint très obscure ; mademoiselle Débora ne cessait de murmurer contre le froid, contre la longueur du chemin et surtout contre Negro, qui, disait-elle, était toujours dans ses jambes. Marie lâchait d'éloigner le petit chien et de distraire sa cousine en lui faisant raconter des histoires du temps passé ; du reste, elle était contente, parce que son père paraissait prendre plaisir à la conversation de ses voisins : ceux ci parlaient d'une grande manufacture de toiles qu'un jeune homme venait d'établir à quelques lieues de là. M. Dubois disait que ce jeune homme, nommé M. de Vallin, était fort riche, qu'il avait déjà fait des découvertes très utiles, entre autres celle d'une machine qui peignait merveilleusement une énorme quantité de toile en une minute.

— Je déteste les machines à vapeur, s'écria mademoiselle Débora ; la fumée du charbon est extrêmement malsaine, elle donne des migraines ; puis, à quoi servent toutes ces mécaniques, sinon à ôter l'ouvrage aux ouvriers qui deviennent des vagabonds, des voleurs, comme il y en a peut

être bien maintenant sur la grande route, dont nous sommes beaucoup trop près, à mon avis ? Dans ce moment, Marie s'arrêta en disant :

— Mon père, n'est-ce pas Negro que j'entends aboyer dans le lointain ?

— Oui, dit M. de Courcelle.

Mon Dieu ! il est perdu, je crois, car il n'aboie pas comme à l'ordinaire. Voulez-vous retourner quelques pas ?

— Etes-vous folle, Marie, dit mademoiselle Débora d'une voix aigre, de vouloir nous faire retourner pour votre vilain chien ? Je gagnerai certainement un rhume ou un rhumatisme, par suite de cette promenade.

— Soyez tranquille, ma cousine, dit M. de Courcelle ; je vais aller avec Marie ; nous vous rejoindrons dans un instant.

— Eh ! bon Dieu ! mon cousin, n'y allez donc pas. Je parlais dans l'instant de voleurs, et peut-être. . . Ah ! j'aimai à l'estomac, je suis toute tremblante. Quelle enfant gâtée, que cette Marie ! En vérité, madame de Courcelle, vous devriez empêcher votre mari de céder ainsi à tous les caprices de sa fille.

Pendant que mademoiselle Débora se lamentait, M. de Courcelle et Marie approchaient de Negro.

— Mon enfant, dit le premier, reste ici ; le chien voit certainement quelque objet extraordinaire : il y a de l'effroi dans ses cris.

— O mon père, n'y allez pas, s'écria Marie.

Et elle appela : — Monsieur Dubois ! monsieur Dubois ! — car elle aussi avait peur alors, en voyant son père s'avancer seul sur la grande route.

M. de Courcelle fit quelques pas, puis il dit à sa fille :

— Marie, ce n'est rien, qu'un homme ivre probablement, qui est couché en travers le chemin. Je vais essayer de le mettre dans un fossé, car la première voiture l'écraserait infailliblement.

Marie s'avancait.

— N'approche pas, n'approche pas ! s'écria M. de Courcelle d'une voix émue ; cet homme n'est point un homme du peuple, il n'est pas gris. . . . Je crains, je crains. . . .

— O ciel ! dit Marie, il est mort !

— Non, ma fille ; calme-toi, il respire encore, et. . . .

— Mon père, mon père, prenez garde ! voilà la diligence.

M. de Courcelle fit un grand effort pour soulever l'homme mourant, et la diligence passa au grand galop sur la place même d'où il venait de l'enlever.

Les deux voisins, madame de Courcelle et mademoiselle Débora arrivèrent alors. M. de Courcelle leur raconta ce qui était arrivé ; mademoiselle Débora poussa un cri perçant, puis elle dit :

— Ah ! Dieu ! ah ! Dieu ! il y a là un homme assassiné ! Les brigands peuvent revenir ; Negro, ici, ici, tout près de moi. . . . M. Xavier, prêtez-moi votre tabatière ; je la jetterai dans les yeux de ces scélérats Horrible promenade ! horrible chien !

— Heureuse promenade ! excellent chien ! s'écria Marie ; car j'espère, oh ! j'espère bien que ce voyageur n'est pas mort.

— Il ne l'est point assurément, dit M. de Courcelle, mais son évanouissement est profond. Mon cher Dubois, courez à la ville prévenir le docteur ; M. Xavier et moi nous allons porter cet infortuné, ces dames nous suivront.

Pour cette fois, mademoiselle Débora se contenta de pousser un profond soupir.

Marie et sa mère priaient Dieu tout bas, pour qu'il protégât le pauvre étranger, et Negro suivait M. de Courcelle de tout près, comme s'il eût voulu surveiller celui qu'il venait de sauver.

On arriva chez le docteur. Les dames restèrent dans la première salle ; mais bientôt M. de Courcelle vint leur dire que l'inconnu était vivant ; qu'une forte contusion à la jambe et à l'épaule gauche, et une ouverture au côté droit de la tête , faisaient juger au médecin qu'après avoir été violemment renversé par un choc quelconque, l'étranger s'était frappé la tête contre une pierre en tombant ; que, dans ce cas, une saignée pouvait le sauver, et qu'on allait l'essayer sur-le-champ.

Une demi-heure après, M. Dubois vint à son tour, et s'écria d'un air joyeux :

— Bonne nouvelle , mesdames, notre jeune homme a repris sa connaissance, et c'est M. de Vallin, un beau garçon, ma foi ! Negro a bien fait de ne pas le laisser écraser. Mais croiriez vous, mademoiselle de Courcelle, que ce chien ne veut pas s'éloigner de M. de Vallin ?

— Laissez-le, monsieur Dubois, laissez-le. Pauvre bon Negro ! dit Marie, ah ! petite mère, que j'ai bien fait de l'acheter !

M. Dubois engagea ces dames à permettre qu'il les accompagnât chez elles, M. de Courcelle voulant passer la nuit près de l'étranger.

Vers le matin, celui-ci se trouva très bien, et le docteur jugea son état sans aucun danger. M. de Courcelle demanda alors à M. de Vallin s'il savait

comment son accident était arrivé.

— Monsieur, dit celui-ci, je revenais de la ville ; j'étais très occupé à chercher un moyen de simplifier une machine que je veux établir dans une de mes manufactures : mes pensées m'absorbaient tellement, que j'avais oublié que j'étais sur la grande route, lorsqu'un bruit terrible se fit entendre à mon oreille. Une diligence était là, les chevaux me touchaient ; cette idée fut plus rapide que l'éclair : je ne me rappelle rien de plus. C'est vous, monsieur, c'est vous, je le sais, qui m'avez sauvé la vie.

Et M. de Vallin présentait sa main à M. de Courcelle.

Dans ce moment, Negro, qui était couché au pied du lit, se leva et vint lécher la main étendue.

— Quel est donc ce petit chien noir avec ce beau collier ? dit le jeune homme en souriant ?

— C'est votre vrai libérateur, reprit M. de Courcelle, qui vient réclamer une reconnaissance qui lui est due.

Et il raconta à M. de Vallin l'aventure de la veille ; celui-ci caressa beaucoup Negro, puis il dit :

Mais il me semble, monsieur, que j'ai aussi de grandes obligations à mademoiselle votre fille : me sera-t-il permis de la remercier ?

M. de Courcelle répondit par un signe de tête approbatif.

Huit jours après, M. de Vallin, entièrement rétabli de son accident, fut présenté à Mme de Courcelle ; il vit Marie et la trouva charmante ; mais, en la voyant davantage, il fut touché de sa douceur, de ses soins affectueux pour ses parents , et surtout de ses égards pour mademoiselle Débora , dont la mauvaise humeur ne lassait jamais sa patience. M. de Vallin était fort riche, et assez sage pour penser qu'une bonne femme vaut mieux qu'une grosse dot : il demanda et obtint la main de Marie.

Jamais mariage ne fut plus heureux ; aussi, mademoiselle Débora, dérangeant avec affectation ses pieds pour faire place à Negro sur son tabouret, disait :

— Ce petit chien noir m'a bien gênée, mais il faut avouer qu'il a été bon quelque chose.

LES LYS DE LA VIERGE.

Il y avait autrefois à Cambrai un riche marchand de toile, nommé Thomas Dourdon, c'était un homme probe, actif, industriel, et ayant beaucoup de dévotion, ce qui, malheureusement, n'empêchait pas qu'il eut un assez mauvais caractère, Thomas était brusque, colère, entêté, il avait de plus la détestable habitude de jurer à tout propos ; c'est-à-dire de promettre avec serment de faire telle ou telle chose.

Or, rien n'est plus contraire à la loi de Dieu qui défend positivement les serments, aussi, lorsque la colère du marchand était passée, il se repentait beaucoup, et si la chose qu'il avait jurée pouvait s'accomplir il l'accomplissait aussitôt afin de ne pas faire un double péché.

Par suite de sa mauvaise habitude et de ses louables scrupules, Thomas Dourdon se trouva plus d'une fois dans des situations désagréables ou ridicules.

Un jour, par exemple, mesurant une belle pièce de toile, il y trouva une petite tache, puis une seconde, puis une troisième ; le marchand rougit, frappa du pied ; enfin, à la sixième tache, il jura sur son âme de brûler la pièce s'il en trouvait une septième ; la septième arriva, la pièce de toile avait soixante aunes, le pauvre Thomas la brûla, toutefois au risque de mettre le feu à sa cheminée, mais il en fut si honteux qu'il fit au moins dix mensonges pour expliquer comment son foyer se trouvait rempli de chiffons brûlés.

C'est ainsi que toujours une faute en amène d'autres.

Thomas Dourdon était veuf et il avait une fille unique, nommée Berthe ; Berthe n'avait pas trois ans lorsque sa mère mourut ; cette pauvre mère, se voyant près de mourir, et connaissant le caractère emporté de son mari, était bien fâchée de laisser dans le monde sa petite Berthe, mais elle la recommanda de tout son cœur à la Sainte-Vierge et mourut tranquille en pensant que ses prières seraient exaucées ; elles le furent aussi.

D'abord le marchand de toile aimait sa fille plus que tout, non seulement il ne se mettait pas en colère contre elle, mais lorsqu'elle était là, il s'y mettait moins contre les autres ; puis Berthe devint la fille la plus sage et la meilleure de Cambrai.

La maison de son père était tenue, par ses soins, dans un ordre admirable, rien n'échappait à la surveillance de Berthe, et cependant jamais on n'entendait de loin le son de sa voix tant elle parlait avec douceur.

Quoiqu'elle tint les comptes avec exactitude et qu'elle exigeât, des ouvriers de la manufacture, le travail nécessaire, ils l'adoraient tous ; mais c'est qu'elle était si bonne lorsque l'un d'eux était malade ou même lorsqu'il avait fait une légère faute.

Berthe était très pieuse, elle allait tous les matins faire la prière dans l'atelier, et quand un ouvrier faisait du bruit ou tournait la tête, elle ne le grondait pas , mais elle le regardait avec tant de douceur et de fermeté, que celui-ci demeurait tout honteux.

Berthe était aussi très belle, et Thomas Dourdon était si fier de sa fille qu'il pensait que les plus grands seigneurs de la Flandre seraient trop heureux de l'épouser.

Il est vrai que Thomas était énormément riche et que des hommes d'un rang fort distingué avaient à peine attendu que Berthe eut quinze ans pour la demander en mariage.

Thomas avait acquis sa fortune par un travail assidu, et comme cela arrive assez souvent aux hommes de ce caractère, il croyait que tous ceux qui ne gagnaient pas d'argent étaient des paresseux ou des imbéciles.

Cependant son meilleur ami, nommé Pierre Raimbaut, était pauvre.

Raimbaut, étant enfant, connaissait Thomas ; ils étaient au collège ensemble, lorsqu'ils furent devenus de jeunes hommes, ils se séparèrent mais ils ne s'oublièrent pas.

Dourdon resta à Cambrai, se fit marchand, et comme nous l'avons vu, devint fort riche.

Pierre alla courir le monde et se fit peintre, mais il n'avait pas beaucoup de talent, de plus il épousa, par inclination, une fille très jolie , mais qui n'aimait que les fêtes et la toilette.

Madame Raimbaut dépensa le peu d'argent de son mari, puis elle mourut, lui laissant un fils tout enfant.

Pierre alors revint à Cambrai, Dourdon le reçut à merveille et lui conseilla de se faire marchand comme lui, mais le pauvre Raimbaut aimait trop la peinture, il continua à faire de mauvais tableaux, ce qui mit Thomas très en colère ; mais combien cette colère augmenta-t-elle lorsqu'il découvrit que le petit Paul Raimbaut, à peine âgée de six ans, faisait déjà de petits dessins sur des morceaux de papier ; à cette vue, l'honnête marchand, transporté de rage, jura qu'il brûlerait tous les crayons ; mais hélas ! c'était-là un de ces serments qui ne peuvent s'accomplir ; Paul continua à dessiner,

et son père trouvant ses dispositions étonnantes , l'envoya à Anvers pour étudier.

Je ne vous dirai pas quelle fut à cette occasion la fureur du marchand de toile ; ce qui est certain, c'est que ce départ lui fit faire quinze jours de jeûne, car ayant juré dans son indignation de ne plus parler à Pierre Raimbaut, et ne pouvant tenir ce serment, il s'imposa pour pénitence un carême de quinze jours.

Quoiqu'il en soit, Paul fit de rapides progrès , son maître le regarda bientôt comme son meilleur élève et il avait à peine atteint l'âge de vingt-quatre ans que son nom, déjà célèbre dans plusieurs villes de Flandre, commençait à être connu dans les capitales de l'Europe.

Paul alors revint à Cambrai empressé de partager avec son père la petite fortune qu'il avait acquise ; Pierre eut un meilleur logement, des habits neufs, etc. , etc. ; mais ce qui lui faisait encore plus de plaisir que tout cela , c'est que son fils écoutait ses conseils avec beaucoup de déférence ; Paul savait cependant fort bien que son père peignait très mal, il se serait bien gardé de suivre réellement ses avis ; mais il trouvait toujours le moyen de lui persuader qu'il les avait suivis, pensant que Dieu lui pardonnerait un innocent mensonge, qui remplissait le vieillard de joie.

Un jour il arriva que le respect filial de Paul fut mis à une grande épreuve.

Il venait de peindre une figure de David jouant de la harpe, et content de son ouvrage, il était sorti pour se promener, en rentrant il trouva son père assis devant son chevalet, ses pinceaux et sa palette à la main.

A cette vue, Paul devint pâle d'effroi et ce fut d'une voix tremblante qu'il dit :

— Mon père, que faites-vous là ?

— Mon ami, je retouche ces cheveux qui n'étaient pas rouges , comme le dit la Sainte-Ecriture.

Le jeune artiste jeta alors les yeux sur la figure de son David et vit que son père lui avait mis une chevelure qui ressemblait passablement à une botte de carottes.

Il faut dire la vérité, Paul sentit tous les premiers mouvements de la colère, mais il les réprima aussitôt et dit doucement à Pierre Raimbaut :

— Mon père, j'ai la manie de ne point aimer qu'on touche à mes tableaux, si vous m'aviez dit que ces cheveux n'étaient point assez rouges, je les aurais retouchés en votre présence.

En achevant ces mots, il prit tranquillement ses pinceaux et refit des cheveux d'un blond ardent, en assurant à son père qu'ils étaient juste de la nuance dont ils les avait faits.

Pierre Rimbaut le crut, et lorsqu'un mois après, le tableau fut acheté par l'archevêque de Malines, Pierre disait en se frottant les mains :

— C'est moi qui ai fait ces cheveux là.

Thomas Dourdon cependant s'était réconcilié avec son vieux camarade, il aimait Paul et admirait son talent, il lui arriva même dans un moment de bonne humeur de dire au jeune homme :

— Ma foi, mon ami, je crois que les toiles peintes vaudront un jour autant d'argent que mes belles toiles blanches.

Paul, admis familièrement dans la maison de Thomas, voyait sans cesse Berthe, il la trouvait aussi bonne que belle, bientôt il en vint à tant l'aimer qu'il pensa qu'il ne serait heureux que si elle était sa femme et il en parla à son père ; mais dès les premiers mots, celui-ci l'interrompit en lui disant :

— Es-tu devenu fou, mon pauvre garçon, toi, épouser la fille de Thomas Dourdon, le plus riche marchand de Cambrai.

— Mon père, je deviendrai riche.

— Sans doute, mais tu ne l'es pas, d'ailleurs Dourdon veut marier sa fille à un marchand.

— Mon père, j'ai causé quelquefois avec mademoiselle Berthe et je crois qu'elle préférerait un artiste.

— Un artiste comme toi, cela ne m'étonne pas, mais Thomas est un barbare qui n'estime que l'or.

Ah ! si on avait rendu justice à mon talent, si on avait acheté mon Nabuchodonosor ce qu'il vaut, je serais riche aussi, et le vieux peintre montrait une figure moitié homme moitié loup, si burlesque et si laide, que Paul, malgré sa préoccupation, ne put réprimer un sourire.

Enfin, ajouta Pierre, au moins l'injustice n'a pas poursuivi mon enfant, Thomas lui-même, le Vandale, avoue qu'on parle de toi dans toute la Flandre et que plus d'un étranger lui a acheté de la toile après être venu à Cambrai pour voir ton atelier ; mais c'est égal il ne te donnera pas sa fille.

Paul, quoique fort découragé par cet entretien, n'en résolut pas moins d'aller chez le marchand.

Lorsqu'il arriva, Berthe était seule dans la salle.

Paul lui dit :

— Mademoiselle, je vous aime de toute mon âme, voulez-vous être ma femme ?

Berthe rougit et ne répondit pas d'abord, puis enfin elle dit très bas :

— Si mon père le veut bien , monsieur Paul, je le veux bien aussi , mais. .

— Mais s'il ne le veut pas ?

— S'il ne le veut pas, je lui obéirai ; mais. . .

Et Berthe se mit à pleurer.

Dans ce moment la voix de Thomas se fit entendre dans son jardin ; Paul alla l'y rejoindre.

Thomas était occupé à planter des lys dans une plate-bande ; il reçut le jeune peintre très gaiement ; mais à peine celui-ci eut-il parlé de son projet, que Dourdon se mit dans une si affreuse colère, qu'il menaça Paul de le mettre à la porte.

Paul, tout désolé, pria très humblement Thomas, tant il aimait Berthe, le marchand fut inflexible ; il débita une longue tirade d'invectives contre les tableaux, les pinceaux, les couleurs, puis frappant avec fureur la terre de sa bêche, il dit :

— Quand ces lys seront devenus couleur de rose et que tu me les auras peints d'après nature, je jure par Saint Thomas, mon patron, que je te donnerai une fille ; jusque-là, jeune audacieux, je te défends de mettre les pieds chez moi ni de parler à Berthe.

En achevant ces mots, le marchand tourna brusquement le dos au jeune peintre qui se retira les larmes aux yeux et en jetant un regard bien triste sur les fenêtres de Berthe.

Lorsque la pauvre fille vit rentrer son père rouge, essoufflé, ses cheveux en désordre, sa veste défaits comme s'il venait de courir, elle se douta bien de ce qui était arrivé, mais elle continua à faire de la dentelle, quoique ses mains tremblassent bien fort.

Thomas, s'avançant tout près d'elle, lui dit d'un air menaçant :

— Saviez-vous , mademoiselle, que ce misérable petit peintre, ce Raimbaut, songeait à vous épouser ?

— Oui, mon père, répondit Berthe, d'une voix respectueuse, mais sans vain frayer ; car quoiqu'elle fut douce elle était courageuse.

— Ah ! vous le saviez ; et cela vous convenait.

— Oui, mon père.

— Eh bien, cela ne me convient pas, à moi, petite fille, je vous défends de penser à lui, et si vous y pensez, je. . .

Ici Thomas allait faire je ne sais quel serment, mais Berthe le regarda et il n'osa pas achever ; car lorsque les jeunes personnes sont aussi pieuses et aussi bonnes que l'était la fille du marchand de Cambrai, leurs parents mêmes ont du respect pour elles.

Thomas passa donc sa fureur en bouleversant tout son magasin.

Berthe le laissa faire , se gardant bien de continuer son ouvrage ou de tout ranger derrière lui ; ç'aurait été là une manière de montrer à son père combien il était ridicule, et la fille du marchand était trop sage pour agir ainsi.

Elle attendit qu'il fût sorti, et alors elle remit tous les ballots de toile en ordre, puis elle monta dans sa chambre, et là elle pria le bon Dieu et la vierge Marie de tout son cœur, demandant surtout à cette dernière de consoler Paul, et de lui donner la meilleure des femmes.

Cependant les mois se passèrent, Paul ne se consolait pas ; il ne voyait plus Berthe que le dimanche, à la grand messe, et il ne lui parlait jamais, car la jeune fille était trop vertueuse pour écouter un homme que son père ne voulait pas lui donner pour mari. La seule chose qu'elle se permit, c'était, comme je vous l'ai déjà dit, de prier la sainte Vierge pour son jeune ami, et elle le faisait bien, bien des fois dans la journée.

Berthe , dans une de ses prières , avait fait vœu d'orner tous les samedis la chapelle de Marie avec des fleurs de la saison : or, un samedi du mois de juin Paul était arrêté devant une église de Cambrai ; il vit arriver le marchand de toile et sa fille. Thomas avait l'air triste et grognon, Berthe avait l'air triste aussi, mais non pas grognon ; elle portait un gros bouquet de lys d'une blancheur merveilleuse.

Le père et la fille passèrent sans voir Paul ; un quart-d'heure après, Berthe sortit toute seule de l'église.

Lorsque Paul l'eut ainsi revue, il s'éloigna et continua tristement son chemin.

Une heure après, environ, repassant devant cette même église, le jeune peintre voulut y entrer pour faire sa prière , car il se sentait ce jour-là plus malheureux que jamais ; ses pas se dirigèrent naturellement vers la chapelle de la Vierge. Les lys apportés par Berthe étaient placés sur l'autel de telle manière, que l'enfant Jésus, dont la petite main était étendue, avait l'air de les montrer à Paul.

Cette circonstance rappela au pauvre jeune homme ce que le marchand de toile lui avait dit dans son jardin ; il soupira et dit tout bas :

— Hélas ! la vierge Marie pourrait obtenir pour moi un miracle, comme elle en a obtenu si souvent ; mais je ne suis pas assez bon pour mériter une telle faveur, et jamais, jamais je n'épouserai Berthe.

Après ces réflexions, Paul se mil à réciter la Salutation angélique, cachant son visage dans ses mains, comme font souvent les personnes qui prient avec beaucoup de dévotion.

Lorsqu'il eut terminé sa prière, il leva les yeux vers l'autel et vit les lys de Berthe roses comme de véritables roses.

A cette vue, Paul crut réellement à un miracle, car la joie lui étant le jugement, l'empêchait de voir ce qu'un peintre comme lui devait voir tout d'abord : que les rayons du soleil couchant, passant à travers une très étroite fenêtre couverte d'un rideau rouge, tombaient d'aplomb sur les lys et leur donnaient cette couleur pourprée.

Pendant que Paul considérait les lys avec extase, un léger bruit se fit entendre du côté d'un confessionnal : un prêtre venait d'en sortir, et un homme était encore à genoux sur la marchette.

Paul reconnut aussitôt le marchand de toile.

Or, Thomas était fort triste : depuis deux mois étant de très mauvaise humeur, il avait fait plus de serments que jamais, et, parmi ces serments, un grand nombre ne pouvaient s'accomplir.

Son confesseur venait donc de lui faire de grands reproches, en le menaçant de la colère-de Dieu.

Paul, qui ne savait rien de tout cela, s'approcha de Thomas, lui posa la main sur l'épaule et lui dit :

Venez, et voyez !

Quoique le jeune peintre eût parlé d'une voix assez calme, le vieux marchand eut une horrible peur : il crut que Satan lui-même venait troubler sa prière, et peut-être s'emparer de lui, et il s'écria :

— Je ne ferai plus de serments ! j'accomplirai tous ceux que j'ai faits.

— Venez donc ! venez vite à la chapelle de la Vierge, dit Paul, que Thomas avait alors reconnu.

Le marchand se leva et suivit le peintre, qui, l'arrêtant devant l'autel, lui dit :

— Voilà des lys de votre jardin devenus couleur de rose ; je puis vous les peindre d'après nature , et. . . .

—Et je dois alors te donner Berthe ; mais, mais ces lys sont-ils vraiment roses ?

— Non , ils ne le sont pas, dit la voix grave du curé , qui s'était approché sans que le vieillard ni le jeune homme s'en fussent aperçus ; non , ils n'ont pas changé de couleur ; ce n'est point là un miracle tel qu'on en voit dans les saintes Ecritures , puisque les causes de cet événement sont toutes naturelles.

— Cependant, lorsque l'on considère qu'il n'y a que deux jours dans chaque année, et à peine quelques minutes, dans chacun de ces jours , où les rayons du soleil passent ainsi par cette fenêtre ; que Berthe a posé les fleurs justement à la place où les rayons du soleil viennent frapper ; enfin, que vous, Thomas Dourdon, et ce jeune homme, vous vous êtes trouvés réunis dans cette église à une heure où on n'y entre guère, n'est - il pas évident que la vierge Marie a voulu marquer sa protection pour ces jeunes gens, et vous donner à vous, Thomas , le moyen de faire une action d'honnête homme, sans commettre un péché que vous ne commettez que trop souvent ?

— C'est vrai, monsieur le curé, dit le vieux marchand, qui, malgré tous ses défauts , avait un excellent cœur ; c'est vrai ; Paul Raimbaut épousera ma fille ; seulement, je veux qu'il me fasse un tableau de cet autel avec mes lys couleur de rose ; en le regardant, je me rappellerai par quel miracle j'ai pu l'avoir pour gendre sans faire un faux serment, et ce souvenir m'aidera, je l'espère, à me convertir.

Peu de jours après, le mariage de Paul et de Berthe fut célébré dans cette heureuse chapelle.

Le jeune artiste fit un tableau représentant l'autel de Cambrai ; il plaça sur les marches une jeune fille ; cette jeune fille, c'était le portrait de Berthe alors devenue sa femme ; et, le jour de saint Thomas, le marchand de toile trouva ce tableau suspendu au chevet de son lit.

LA FAUVETTE.

Dans une des maisons du faubourg Saint-Denis demeurait, il y a plusieurs années, un maçon nommé Etienne Semery. C'était un brave homme et un bon ouvrier, mais, quoiqu'il travaillât continuellement, il avait de la peine à faire vivre sa famille, car il avait cinq enfants , et la mauvaise santé de sa femme la rendait incapable de contribuer au bien-être du ménage.

La fille aînée de Semery, nommée Suzanne, était une charmante enfant.

De bonnes sœurs de charité l'avaient prise en affection, et lui avaient enseigné gratis beaucoup de choses, de façon qu'à douze ans Suzanne était une fille vraiment instruite pour son état, et, ce qui vaut mieux encore, elle était pieuse, laborieuse , soumise à ses parents et toujours de bonne humeur.

Dès l'âge de trois ans Suzanne chantait, et elle avait une si jolie petite voix, que sa mère l'appelait sa fauvette.

Suzanne passait presque toutes ses journées chez les sœurs de charité, mais, lorsqu'elle eut douze ans, sa mère tomba si gravement malade, qu'elle fut obligée de revenir la soigner.

Mme Semery mourut, et peu d'heures avant sa mort elle dit à Suzanne :

— Ma fille, tu as douze ans ; tes frères et ta sœur sont bien petits encore, je te les recommande : sois leur mère à ma place. Si le bon Dieu me fait la grâce de me recevoir dans le ciel, je le prierai pour toi et pour eux.

Suzanne pleurait trop pour répondre à sa mère, mais elle se souvint de ses paroles.

La perte que Suzanne venait de faire était un malheur irréparable ; la jeune fille le comprenait, mais elle comprenait en même temps qu'elle ne devait pas se livrer à sa douleur, et que l'hommage le plus grand qu'elle pût rendre à la mémoire de sa mère était de soigner son père, ses frères et sa sœur.

Toutes ses actions, toutes ses pensées, furent donc consacrées à ce pieux devoir.

Chaque jour, levée dès l'aurore, elle préparait le repas du matin, puis elle éveillait les enfants ; et, après avoir surveillé leur habillement avec une attention toute maternelle , elle les conduisait à l'école.

Le reste de sa journée se passait à travailler à l'aiguille, afin d'ajouter un gain modique au gain de son père.

Elle était bien touchante. Suzanne, lorsque, les jours de fête, elle plaçait devant Semery une bouteille de bon vin ou un plat un peu délicat, en lui disant :

— Je l'ai acheté avec mes petites épargnes.

Des années se passèrent ainsi.

Suzanne atteignit l'âge de dix-huit ans.

Quoiqu'elle fût toujours habillée bien simplement, et qu'elle n'eût pas même quitté son bonnet de paysanne, elle était si jolie que tout le monde la regardait dans la rue ; aussi ne sortait elle jamais que pour aller à l'église le dimanche, vaquer aux soins du ménage ou reporter de l'ouvrage.

Suzanne ne se permettait qu'une seule distraction : c'était le soir, lorsque son père et ses frères étaient couchés, de lire pendant une heure dans de bons livres que lui prêtaient les sœurs qui l'avaient élevée.

Du reste, durant tout le jour elle travaillait en chantant, et ses voisines l'appelaient toujours la fauvette ou la bonne petite maman.

J'ai dit que Suzanne n'allait à l'église que le dimanche ; cependant, durant le Carême et l'Avent, elle se rendait à la brune à Saint-Laurent, sa paroisse, pour chanter des cantiques avec les autres filles du quartier. Sa voix était si belle, que ses jeunes compagnes trouvaient un plaisir singulier à l'entendre ; aussi, il y avait toujours un moment où elles la laissaient chanter seule.

Un soir, c'était vers le temps de Noël, il faisait sombre dans l'église ; on venait de répéter plusieurs cantiques : tout à coup il se fit un grand silence, puis une seule voix, la voix de Suzanne, se fit entendre. Elle chantait :

Amour, honneur, louanges,
Au Dieu sauveur dans son berceau,
Chantons avec les anges
Un cantique nouveau

C'était un air bien simple, mais la voix admirable de Suzanne n'en frappa pas moins de surprise un jeune homme qui assistait à la cérémonie.

Lorsque la foule se fut écoulée, il s'approcha du donneur d'eau bénite et lui demanda s'il connaissait la personne qui venait de chanter seule.

— Sans doute, reprit cet homme ; c'est Suzanne Semery, la fille du maçon.

Cette réponse parut causer beaucoup de satisfaction à l'inconnu, qui s'éloigna sans en demander davantage.

Le lendemain , Suzanne était seule, cousant et chantant selon sa coutume, lorsqu'en levant les yeux elle fut toute surprise de voir devant elle un jeune homme qui semblait l'écouter.

Suzanne se leva en rougissant, et pensant que l'étranger voulait parler à Semery, elle lui dit :

— Mon père est sorti, monsieur ; que lui voulez-vous ?

— Rien, mademoiselle ; c'est à vous que je veux parler.

— S'il en est ainsi, monsieur, ayez la bonté de revenir ce soir ; je ne reçois aucun étranger en l'absence de mon père.

— Je n'ai que deux mots à vous dire, mademoiselle ; vous avez une voix extraordinaire, et vous pouvez, si vous le voulez, faire la fortune de vos parents.

— Moi ! monsieur, et comment cela ?

— En consentant à vous engager au théâtre.

Trois mille francs vous seront payés de suite, pour le temps de votre éducation musicale dont le directeur du théâtre Italien se chargera , et dix mille francs par an vous seront assurés à dater du jour de votre début.

Suzanne n'avait qu'une idée bien confuse du théâtre ; cependant elle répondit sur-le-champ :

— Je vous remercie, monsieur ; je ne veux pas chanter sur un théâtre.

— Mais, mademoiselle, la fortune de votre père, la vôtre. . . .

— Mon père est heureux, monsieur, il me le dit chaque jour ; je suis heureuse aussi, et je veux rester simple ouvrière.

— Réfléchissez , je vous en conjure, mademoiselle, et vous verrez.

— Monsieur, vos offres ne m'offensent pas, mais je les refuse absolument.

— Peut-être changerez-vous d'avis, mademoiselle : permettez-moi donc de vous laisser mon nom et mon adresse.

En disant ces mots, l'étranger posa sur la table une carte où était écrit le nom de Carlo Denzetti ; c'était celui d'un jeune compositeur italien dont les opéras avaient déjà une grande célébrité.

Ce nom, vous le pensez bien, mes enfants, était inconnu à Suzanne, toutefois après avoir lu la carte elle la serra soigneusement, reprit son

ouvrage et décida en elle-même qu'elle ne parlerait pas à son père de la visite qu'elle venait de recevoir.

Cependant, vers la fin de mars, Semery tomba d'un échaffaudage et se cassa la jambe ; on voulait le mener à l'hôpital mais Suzanne ne voulut jamais y consentir, elle avait mis de côté une petite somme, qui pouvait à la rigueur, suffire à payer un chirurgien ; malheureusement l'accident, arrivé à Semery, offrait de graves complications, sa jambe était brisée en deux endroits, et lorsqu'il se leva, après trois mois de souffrances, les médecins déclarèrent qu'il serait estropié toute sa vie.

Jugez, mes amis, quel fut le désespoir du pauvre maçon ; Suzanne avait dix-huit ans il est vrai, mais sa sœur Geneviève n'en avait que douze et ses trois frères étaient plus jeunes encore, pouvait-elle les nourrir et nourrir son père, d'ailleurs la longue réclusion de Semery, le traitement dispendieux qu'il lui avait fallu suivre, avaient épuisé les épargnes de la pauvre famille, une somme assez considérable était due au boulanger, et un propriétaire inhumain menaçait de chasser le maçon et ses enfants de leur logement.

Suzanne pensait à tout cela et elle pleurait amèrement, lorsqu'elle se rappela tout à coup l'offre que l'étranger lui avait faite au mois de décembre, en peu d'instant son parti fut pris, elle traça à la hâte ce peu de mots : Monsieur , je consens à chanter au théâtre.

SUZANNE SEMERY.

Et mettant l'adresse de M. Denzetti elle attendit avec anxiété la réponse.

Cette réponse ne se fit pas attendre, le lendemain le jeune compositeur, accompagné du directeur du théâtre, arriva chez le maçon, un papier à la main, c'était l'engagement de Suzanne, les larmes vinrent aux yeux de la pauvre fille : mais lorsque Semery , qui était tristement assis dans un mauvais fauteuil, aperçu ces deux inconnus il crut que c'étaient des huissiers qui venaient vendre son petit mobilier, et comme il était affaibli par la maladie il se mit à pleurer.

Les larmes de son père séchèrent en un instant celles de Suzanne, et se levant gaiement :

Cher papa, dit-elle, ces messieurs prétendent que j'ai une voix qui vaut mille écus sans être entendue, et dix mille francs par an quand on l'entendra, si vous voulez le permettre, je la leur vendrai.

— Sans doute, sans doute, dit le pauvre Semery , sans trop comprendre ce que voulait dire Suzanne, je sais que tu es ma petite fauvette, mais comment peux-tu vendre ta voix ?

— En consentant à chanter au théâtre, mon père, répondit Suzanne en rougissant.

— Au théâtre ! non, ma fille, je ne le veux pas.

— Je ne le voulais pas non plus, mon père, et j'ai refusé il y a six mois sans vous consulter, tant j'étais sûre de votre approbation, mais aujourd'hui ma voix, dit-on, peut vous préserver de la misère, vous m'appellez votre fauvette et bien je suis apparemment comme ce petit oiseau, le bon Dieu veut que je chante.

Et Suzanne pleurait tout en essayant de sourire.

Semery fit encore quelques objections, sa fille répondit à toutes, et prenant une plume, elle signa son engagement de chanteuse.

Vous savez, mes enfants, qu'il y a des personnes nées avec des dispositions si grandes pour la musique qu'elles semblent plutôt la deviner que l'apprendre, Suzanne était de ce nombre, en six mois elle fut en état de chanter sur le théâtre et Carlo Denzetti vint lui annoncer avec ravissement qu'elle allait débiter dans un de ses opéras.

En apprenant cette nouvelle, Suzanne sentit se renouveler toutes ses répugnances.

Elle pensait avec effroi à tout ce monde qui allait l'écouter, la regarder.

Encore, disait-elle naïvement, si je pouvais jouer le rôle de la reine d'Egypte avec mon costume ordinaire, mais avoir une robe flottante, un voile brodé d'or, les bras découverts, ah mon Dieu ! mon Dieu !

Cependant, je dois l'avouer, et les jeunes filles le comprendront, lorsque Suzanne fut habillée et qu'elle se vit si belle, si belle, elle eut un vrai mouvement de joie ; mais quand vint le moment d'entrer sur la scène, Suzanne tremblait tellement que le directeur commença à murmurer tandis que le jeune auteur, plus pâle qu'elle encore, lui disait :

— Oh ! mademoiselle, entrez sur la scène, je vous en conjure.

La pauvre fille obéit machinalement, à son aspect des bravos éclatèrent de toutes parts, ils s'adressaient seulement à la merveilleuse beauté de Suzanne, car elle ne put trouver la force de chanter une note et l'acteur en scène avec elle répéta seul son rôle pendant trois minutes, puis il y eut un silence.

Carlo Denzetti était entré dans l'orchestre il ordonna aux musiciens de passer cette scène de duo et de jouer le commencement de l'accompagnement d'une cavatine qu'il connaissait pour être l'air favori de Suzanne.

A ces sons bien connus, la timidité de la jeune fille se dissipa, l'instinct de la fauvette revint, et Suzanne, oubliant qu'on l'écoutait, fit retentir la salle de sa voix, chantant comme si elle eut été seule, chantant comme elle chantait en habillant ses petits frères.

Un silence d'admiration régnait dans l'assemblée, on laissa la jeune cantatrice chanter jusqu'à la dernière note, puis un tonnerre d'applaudissements ébranla toute la salle et mille couronnes vinrent tomber aux pieds de Suzanne.

À dater de ce jour, Suzanne, qu'on nommait au théâtre mademoiselle Semery, chanta trois fois chaque semaine ; pendant ces brillantes représentations elle était plus qu'une reine, car l'enthousiasme qu'elle inspirait au public allait jusqu'à l'idolâtrie.

Suzanne avait un talent extraordinaire, une figure ravissante, mais un autre motif augmentait la faveur passionnée dont elle était l'objet.

Les secrets touchants de sa vie intérieure avaient été connus, et tel est l'ascendant de la vertu qu'on lui rend hommage même dans les lieux qui ne sont destinés qu'au plaisir.

Les louanges, les flatteries qu'on prodiguaient à Suzanne n'altérèrent en rien sa modestie, sortie du théâtre c'était toujours la fille du maçon soignant son père infirme, la bonne sœur occupée de ses frères ; elle n'avait voulu prendre qu'un appartement modeste où Semery fut commodément logé, une seule femme la servait ou plutôt servait le vieux maçon.

Suzanne avait quitté son costume d'ouvrière mais jamais, hors de la scène, elle ne portait ni robe brodée, ni dentelles, ni bijoux.

Elle avait pris quelques maîtres pour perfectionner son éducation, le reste de ses journées se passait à travailler à l'aiguille et à chanter ; seulement ces deux occupations étaient alors séparées.

Un après-midi, Suzanne était assise devant son piano, répétant l'air qu'elle avait chanté à son début, elle entendit marcher dans la chambre et en se retournant elle vit Carlo Denzetti arrêté derrière sa chaise, comme elle l'avait vu peu d'années auparavant arrêté à la porte de sa mansarde.

— Ah ! c'est vous, M. Denzetti, dit Suzanne un peu troublée, m'apportez vous un nouveau rôle à étudier.

— Non, mademoiselle, je viens , comme naguère, vous faire un offre, et celui-là, ah ! puissiez-vous ne pas le refuser.

— De quoi s'agit-il donc, dit Suzanne tout émue.

— D'accepter ma main, de quitter le théâtre, de devenir ma femme.

Suzanne pâlit et resta silencieuse.

— Vous ne répondez pas, mademoiselle, peut-être vous avez d'autres vues, je sais que le directeur. . . .

— Non, monsieur Denzetti, non, mais vous oubliez que j'ai quatre enfants et que je ne puis ni souffrir qu'ils soient à votre charge, ni . les replonger dans l'état obscur dont je les ai fait sortir, ma petite Geneviève était contente, il y a deux ans, avec sa robe d'indienne, elle ne le serait plus maintenant, Jules, Guillaume, Antoine, auraient été d'honnêtes maçons, aujourd'hui ils songent à être médecin, avocat, architecte, je ne tromperai pas leurs espérances, je chanterai, M. Denzetti, je chanterai, c'est ma vocation dans ce monde, vous voyez bien que je ne puis être votre femme.

— Est-ce bien là, mademoiselle, le seul motif de votre refus ?

— Oui, monsieur Denzetti, oui ; et Suzanne, dont la voix tremblait, se retourna vers son piano pour que Carlo ne vit pas qu'elle pleurait,

— Admirable fille, s'écria celui-ci, car j'ose croire que vous faites un sacrifice en refusant de quitter la scène comme vous en avez fait un en consentant à y monter.

Suzanne ne répondit pas mais ses larmes la suffoquaient.

— Chère Suzanne, vos paroles viennent de me rappeler que pour vous l'existence de cantatrice est la plus belle de toute, oubliez l'exigence d'une tendresse égoïste, gardez une profession, par vous rendue si honorable et daignez seulement me donner votre main.

— Demandez-la à mon père, Carlo, le voici.

Effectivement, Semery entra.

Le jeune auteur lui demanda s'il consentirait à l'accepter pour gendre.

— Moi ! oh bien volontiers, répondit le-brave homme, mais je ne suis qu'un maçon.

— Et moi une pauvre ouvrière.

— Suzanne, s'écria Carlo Denzetti, pour tous vous êtes une fille adorable par votre beauté et vos vertus, mais pour moi vous êtes un génie tutélaire, n'est-ce pas à vous, à vous seule, qu'il a été donné de savoir exprimer ce que je sais concevoir, votre vie est le complément de la mienne et comme vous le disiez jadis avec votre grâce enchanteresse, Dieu vous a dit comme à la Fauvette :

— Va, douce créature, chante pour célébrer mes louanges, chante pour ravir les hommes, mais chante surtout pour faire la gloire et le bonheur de celui qui t'a pris pour compagne.

FIN.



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

*Contes aux enfants du château de Vaux, par Mme la Bonne
de Maussion, née de Thellusson*

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5788317p>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée

peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr